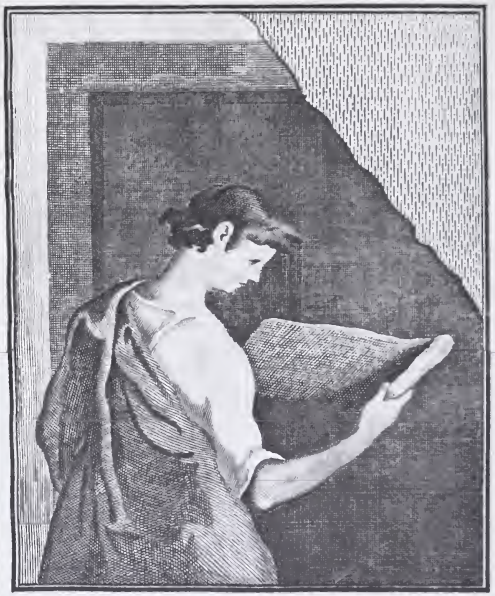

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

GETTY CENTER LIBRARY MAIN
N 7510 S15 BKS
v.1.(1803) c. 1 St. Paterne, Le Ch.
Tablettes d'un amateur des arts : conten

3 3125 00173 4454

TABLETTES
D'UN AMATEUR DES ARTS

CONTENANT LA GRAVURE AU TRAIT DES PRINCIPAUX OUVRAGES DE PEINTURE ET DE SCULPTURE QUI SE TROUVENT EN ALLEMAGNE, AVEC LEUR DESCRIPTION.

RECUEIL POUVANT FAIRE SUITE AU MANUEL DU MUSÉUM, AUX ANNALES DU MUSÉE FRANÇOIS ET COMPLETTER TOUS LES OUVRAGES PUBLIÉS AVEC LE MÊME OBJET DANS LE MÊME FORMAT.

PREMIÈRE LIVRAISON. 12 Gr.

PROSPECTUS.

Différens recueils de gravures font connaître aux amateurs les principaux morceaux qui enrichissent les dépôts publics et font leur célébrité. Tel n'est pas notre unique but. Les cabinets particuliers recelent un grand nombre de précieux ouvrages qui sont perdus pour tout autre que pour leurs possesseurs; la plûpart des tableaux que les derniers événemens ont répandus dans le public restent inconnus dans les magazins des spéculateurs. Il est aussi utile à ceux-ci qu'il deviendra agréable aux amateurs de retirer les uns et les autres de l'obscurité. C'est l'un des principaux objets de l'ouvrage que nous entreprenons; il ne doit avoir d'autre mérite que son utilité. On n'y trouvera ni la recherche du stile, ni l'élégance du burin; mais il indiquera aux amateurs des arts ce qu'ils peuvent voir chez ceux qui partagent leurs goûts ou qui s'occupent de les satisfaire.

Nous avons déjà rassemblé un nombre de dessins intéressans, et faisant un commerce considérable en ce genre, nous avons trouvé dans notre

magazin même les sujets de nos premiers travaux. Nous les puiserons dans les autres collections aussitôt que nous aurons reçu des propriétaires la permission d'annoncer ce qui orne leurs cabinets ou ce qu'ils ont à vendre. Nous insérerons avec reconnoissance dans notre recueil les eaux fortes dont ils voudront bien nous faire passer les planches accompagnées d'une description. Nous n'en ferons cependant usage que de ce qui nous paraîtra digne d'occuper une place dans le portefeuille des vrais amateurs, et nous ne nous permettrons de porter aucun jugement que lorsque nous croirons pouvoir le garantir d'après notre propre examen ou sur le témoignage de connaisseurs justement estimés.

Chaque cahier se vendra séparement. Il contiendra au moins 4 eaux-fortes et le texte nécessaire à une description raisonnée et suffisante sans être prolixe. Cette entreprise ayant été suggérée par l'amour des arts et non par l'esprit de spéculation, le prix sera très-modéré et annoncé à chaque livraison. La première paroît en ce moment. Elle se trouve et l'on peut se faire inscrire pour les suivantes:

à la librairie des arts unter den Linden No. 34 *à Berlin;*

à MM. Treuttel *et* Würz, *libraires et éditeurs du* MANUEL DU MUSÉUM *à Paris et à Strasbourg;*

et chez les principaux libraires de l'Europe.

Berlin, le 30 *avril* 1803.

L'éditeur des Tablettes d'un amateur des arts,
unter den Linden N. 34.

TABLETTES

D'UN

AMATEUR DES ARTS

CONTENANT LA GRAVURE AU TRAIT DES PRINCIPAUX OUVRAGES DE PEINTURE ET DE SCULPTURE QUI SE TROUVENT EN ALLEMAGNE.

AVEC LEUR DESCRIPTION

PAR

LE CH. DE St PATERNE,

CHAMBELLAN DE SA MAJESTÉ PRUSSIENNE, CHEVALIER DE L'ORDRE DE MALTE, HONORAIRE DU CHAPITRE DE SAINT SÉBASTIEN DE MAGDEBOURG, ET DE L'ACADÉMIE DE CASSEL, DES PHILHARMONIQUES ETC. ETC.

N
751
S15
V. 1

ÉTATS DU ROI DE PRUSSE.

A BERLIN.

A LA LIBRAIRIE DES ARTS, ALLÉE DE TILLEULS N. 34.

1803.

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR LE PRINCE

HENRI DE PRUSSE,

FRÈRE DU ROI.

MONSEIGNEUR

L'amour des arts est assis sur le trône de Prusse avec toutes les vertus; ce don précieux est héréditaire dans Votre illustre famille. Les propres lumières de VOTRE ALTESSE ROYALE lui ont fait sentir le prix de ces sources du bonheur individuel et de la prospérité des états. Destiné par mon commerce à être l'un des canaux par où elles se répandent, la publication de l'ouvrage que VOTRE ALTESSE ROYALE m'a permis d'entreprendre sous ses auspices, m'a paru au nombre de mes devoirs. C'est un hommage que je cherche à rendre aux beaux-arts et au gou-

vernement qui les protege; je supplie VOTRE ALTESSE ROYALE d'en recevoir le dépôt. Tous les grands princes se sont illustrés en cultivant les arts et en les faisant éclore. Les arts reconnoissans, après avoir fait la gloire et le charme de leur vie, ont encore consacré leurs noms et attiré sur eux la bénédiction des peuples.

Je suis avec respect

MONSEIGNEUR

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

le très-humble et très-soumis
serviteur

Mettra,

de l'académie des sciences de Munich
et d'autres sociétés littéraires.

Berlin, le 30 *avril* 1803.

Un amateur parcourt l'Europe, pour voir toutes les productions des arts qui y sont rassemblées. Il entre dans les dépôts publics qui les renferment; il est admis à visiter les collections particulières et se fait montrer tout ce qui se trouve dans les magasins d'objets de curiosité. Par tout il prend des notes descriptives, trace un croquis, et soulage ainsi sa mémoire, de sorte que rentré dans ses foyers, en examinant ses tablettes, il jouit de ce qu'il a vu.

Cette supposition donne le plan de l'ouvrage que nous annonçons, et l'explication de son titre. Nos correspondances et l'intérêt de ceux qui possedent nous promettent du succès dans son exécution. Des artistes distingués ont déjà commencé pour la France, un travail de ce genre: nous espérons que le nôtre en sera le supplément.

La patrie que nous habitons a droit à nos premiers travaux, et il est naturel que nous débutions par les objets qui sont à notre portée et autour de nous. Aussitôt que nous aurons rassemblé les notes et les dessins que nous invitons les amateurs, les artistes et les marchands, à nous fournir, nous commencerons les livraisons concernant les autres pays; chaque état de l'Europe formera une section de notre ouvrage; les planches et les descriptions n'étant point numérotées, les lecteurs les placeront dans l'ordre qui leur conviendra.

Gallie de Gallerstein del & fec. 1802.

TABLEAU DE GABRIEL METZU.

Sur toile de 41 pouces de haut, et $33\frac{1}{2}$ de large.

LE CONCERT.

Metzu fut un de ces génies rares qui se créent eux-mêmes, et qui n'adoptant point de traductions souvent *maniérées* ou infidèles, recourent au texte de la nature pour être admis à ses plus secrètes confidences. On ne lui connoît aucun maître. Il vécut peu; mais ses jours trop rapidement écoulés lui suffisent pour une longue gloire.

Le mérite général de ce superbe tableau est l'heureuse harmonie qui caractérise toutes les productions de ce maître, la finesse d'exécution dans les détails, et une sage composition que l'on trouve trop rarement dans l'école hollandoise. Son mérite particulier est d'être, quoique dans une grande dimension, aussi fini que les petits tableaux de ce peintre, qui depuis quarante ans occupent le premier rang parmi ceux de cette école. Tous les ouvrages de ce grand artiste se sont toujours vendus à des prix exorbitans, et ce tableau a été mis à une haute valeur avant la révolution françoise. C'est même à cette époque, désastreuse pour les beaux-arts, que les amateurs ont dû l'avantage de voir ce chef-d'oeuvre rentrer dans la circulation du commerce.

Il réprésente une galerie, vue par une fenêtre ouverte, ombragée par une treille et terminée par des balustres. Sur l'appui de la fenêtre est une épée avec

Rubens pinxt:

TABLEAU DE P. P. RUBENS.

Sur bois de 26½ pouces de haut et 21½ de large.

LA MAISON DE CAMPAGNE.

Ce tableau doit l'existence au sublime talent de Rubens, triomphant de l'envie. Ses ennemis prétendirent que le pinceau du Raphaël de l'école flamande, habile à reproduire les illustres personnages de l'antiquité, à donner un corps à la pensée, ne pouvait peindre le paysage. Ils fondaient leur opinion sur ce que *Wildens, van Uden* et *Sneyders* l'aidaient lorsqu'il s'exerçoit dans ce genre. Rubens leur prouva que lorsqu'il se servait du secours de ses élèves, c'étoit seulement pour travailler plus vite, et que le digne interprete de la nature pouvait, lorsqu'il le voulait, sacrifier tout seul dans son sanctuaire. Il répondit donc à ses calomniateurs, comme Moïse aux incrédules, par de nouveaux miracles. Tel est le but de ce tableau. Une maison de campagne que possédait ce grand peintre entre Anvers et Malines en est le sujet. Une tradition constante qui a suivi cet ouvrage dans les mains des différentes personnes qui l'ont possédé, nous a révélé qu'il a été ébauché sur le bord du canal qui arrosait cette possession. C'était dans un moment d'enthousiasme où, par un beau jour, près de sa femme et de sa soeur, Rubens s'amusait à considérer ses enfans occupés à la pêche. On voit que ce tableau a été peint rapidement. La liberté du pinceau s'y unit à la chaleur de l'effet, produite par une imi-

tation exacte. On pourrait dire que si les grandes compositions sont sorties tout entières du cerveau de ce sublime artiste; celle-ci est éclose de son coeur.

On voit dans le lointain la maison de Rubens, et sur le devant un bâtiment plus petit qui placé sur le courant du canal semble annoncer un moulin. Sur la gauche se déploye un jardin potager. Ne pourrait-on pas supposer que le peintre, également homme d'état, artiste et philosophe, a voulu donner, dans ce tableau, une leçon de morale, en nous montrant que l'utilité doit toujours être voisine de l'agrément.

Un de ses fils s'amuse à pêcher tandis que sa fille placée avec son frère dans un bateau, porte un vase. On peut présumer qu'il contient quelques poissons qu'elle va offrir à son père, afin que ses prisonniers lui doivent leur liberté.

Rubens est debout à côté d'Hélene Forman son épouse; sa soeur assise au pied d'un arbre est auprès d'eux, accompagnée d'un chien. Ce n'est point sans doute par hasard que cet illustre artiste rassasié de gloire s'est réprésenté lui-même au sein de la nature, et qu'il s'est placé entre l'amour, l'amitié et la fidélité. Il n'y a pas un seul trait, un seul point dans toute cette peinture qui n'ait dû faire délicieusement palpiter le coeur de l'artiste qui la traçait. Ce tableau précieux par le nom de son auteur, par son mérite particulier et par son sujet, reçoit un nouveau prix de la rareté des paysages de ce maitre. Parmi environ six cent morceaux qui composent son oeuvre immortelle on ne compte que trente-trois paysages. La plupart même commencés par ses élèves, n'ont été que finis par Rubens. Celui-ci est du petit nombre de ceux

qui sont sortis tout entiers et comme *vierges* de sa main. Ce grand homme lassé de produire ces merveilleux ouvrages, ces compositions sacrées ou historiques, qui lui valurent des succès et des calomnies, s'en consolait avec les pures et douces jouissances qu'on goûte au sein de sa famille. C'est ce qui nous autorise à croire qu'il eut une prédilection particulière pour un tableau qui renfermait le cercle de ses plaisirs. Comme *Virgile* il avait composé l'*Énéïde*, mais il lui préférait les *Géorgiques*.

Ce tableau faisoit ci-devant partie du magasin d'objets d'arts et de littérature, allée de tilleuls à Berlin; il est maintenant placé dans la belle et riche collection de Mr le comte de Lamberg-Sprinzenstein à Vienne.

Bucker pinx.

TABLEAU DE J. BACKER.

Sur toile de 6 pieds de haut, et 5 pieds 5 pouces de large.

LA PARABOLE DU PAYEMENT DES OUVRIERS.

Le soir étant venu le maître de la vigne dit à celui qui avoit la charge de ses affaires: Appelle les ouvriers et leur paye leur salaire en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers. Or quand les premiers furent venus, ils croyaient recevoir davantage, mais ils reçurent aussi un denier.

Ils murmuraient contre le père de famille en disant: ces derniers n'ont travaillé qu'une heure et tu les a fait égaux à nous qui avons porté le faix du jour et la chaleur.

Et il répondit: Mon ami, je ne te fais point de tort, n'as-tu pas accordé avec moi à un denier? Prends ce qui est à toi et t'en vas. — Ne m'est-il pas permis de faire de mes biens ce que je veux, etc. MATTHIEU, CHAP. 20.

Ce tableau justifie le surnom de célebre, donné à Backer, et la supériorité que ses figures académiques lui ont assurée sur les autres peintres de l'école flamande. La parabole du père de famille y est exprimée avec une vérité qui nous transporte à cet acte de justice distributive. Cette peinture étonne moins au premier coup-d'oeil parce que l'art y disparaît

sous ces teintes vraies et senties, enfantées par le génie d'observation, et avouées par la nature dont elles ont surpris le secret. Elle promet moins pour tenir davantage. L'observateur qui l'examine attentivement ne sait ce qu'il doit admirer le plus de l'expression des figures, de la pose ou de la correction des attitudes. La lumière y est distribuée avec intelligence, la couleur en est vraie sans être brillante, perfection que la plupart des maîtres de cette école n'ont obtenue qu'en sacrifiant la justesse de l'imitation.

Une partie du tableau représente le trésorier du père de famille, assis à son bureau, et occupé au payement des ouvriers. Derrière lui et debout est l'inspecteur des travaux. Il est là pour attester la durée de leur service. Le trésorier dès long-temps accoutumé à son office, soit par habitude ou par prudence, a une main appuyée sur un sac d'argent tandis que de l'autre il paye le prix convenu. Les ouvriers placés devant lui insistent pour recevoir davantage. Le bonheur de leurs tardifs camarades excite leurs réclamations. Ils sont sans doute ceux qui dès la première heure ont commencé à travailler. Ils s'appuyent sur le bureau; ils sont fatigués; leurs bras nerveux et leurs muscles détendus révelent qu'ils ont supporté la chaleur et le poids du jour. Ils veulent se retirer, et leurs sacs déjà attachés à leurs bâtons annoncent leur prochain départ. L'étonnement est peint sur leurs visages, tandis que le trésorier a l'impassibilité de l'homme public, qui n'aime ni ne hait.

De l'autre côté les ouvriers se plaignent au maître. L'un d'eux, une main ouverte, montre le denier qu'il a reçu, et de l'autre l'instrument du tra-

vail. C'est un discours en action qui indique une récompense peu proportionnée à l'ouvrage. Il porte la parole, mais on apperçoit derrière lui celui, qui sans doute l'inspire. Il n'auroit pas assez de courage tout seul; il n'oserait réclamer contre le marché qu'il a accepté, s'il n'avait un voisin. Il ne se hasarde à être injuste qu'en compagnie.

Le père de famille, brillant de la sérénité de l'homme sage, allégue la convention qu'il a faite. Il connoit les foiblesses des hommes; il en est exempt, mais il les pardonne, il sait écouter sans aigreur la plainte dénuée de justice, et tient tout ce qu'il a promis.

Tout vit, tout respire dans ce beau tableau dont s'honore l'école flamande, l'action en est *une* et simple sans être vuide, tout y est rempli, tout y est *dramatique* sans épisode. Les têtes animées du feu du génie jaillissent de la toile. Celle du vieillard surtout est un chef-d'oeuvre de noblesse et de vérité. Il est couvert ainsi que son trésorier et son serviteur. Les ouvriers seuls sont tête nue; ils ont la crainte du foible qui sollicite l'homme puissant, ils espèrent, ils demandent, ils sont respectueux.

Le seul léger défaut (et quel chef-d'oeuvre en est exempt?) que l'oeil de la critique peut appercevoir dans ce tableau, c'est que les têtes un peu trop simétriquement placées y décrivent le demi-cercle de la corde tendue d'un *arc* où le serviteur occupe la place de la flèche.

Ce tableau se trouve dans le magasin d'objets

d'arts et de littérature, allée de tilleurs No. 34 à Berlin.

Les tableaux de J. Backer se voyent rarement dans nos cabinets. Il a particulièrement travaillé pour l'Espagne.

TABLEAU DE GUIDO RENI.

Sur toile de 3 pieds 5 pouces de haut, et $4\frac{1}{2}$ de large.

LA SAINTE FAMILLE.

La famille est le doux résultat de la tendresse humaine, c'est un foyer où viennent se concentrer toutes nos jouissances, et qui place si l'on ose le dire, le ciel sur la terre. L'homme, épris des charmes de la nature, a revêtu l'être suprême de son humanité et a fait goûter les délices de la terre aux habitans du ciel.

Le *Guide* fut digne de peindre un tel tableau, lui dont le pinceau noble et tendre sembloit participer aux célestes intelligences qu'il nous retrace; lui qui sçut donner à ses figures cet air gracieux qui tient un milieu délicat entre le sourire et la mélancolie, et qu'il sait si bien accorder avec une certaine modestie touchante qu'il fait briller dans les yeux.

L'histoire nous a transmis que ce peintre étoit d'une beauté parfaite; dans sa jeunesse, il avoit servi de modèle lorsqu'on vouloit représenter des génies célestes. C'étoit en effet à un ange qu'il appartenoit de peindre dignement un dieu naissant. Ce fut avec raison que le chevalier Josepin parlant de ce grand artiste au pape, lui dit: „Nous travaillons nous „autres comme des hommes; mais le Guide travaille „comme un ange.“

Ce peintre immortel a traité plusieurs fois ce sujet intéressant, mais jamais avec plus de succès que dans

ce tableau. Il offre une scène où l'harmonie résulte des contrastes. L'aurore de la vie, son matin, son midi y sont réunis, s'y prêtent un secours mutuel et s'y rendent plus saillans l'un par l'autre. Ce tableau, de la couleur la plus brillante et la plus vigoureuse, paroît avoir été peint dans le temps où le *Guide* dégoûté de la manière du *Caravage*, la quitta pour prendre celle du Carrache. Les draperies en sont bien jettées, bien ajustées, les plis en sont larges, et annoncent le nud sans affectation, les têtes ont l'expression la plus caractérisée et jamais on n'a peint l'âge mûr avec plus de noblesse, l'enfance avec plus de naïveté, la maternité avec plus d'amour.

La vierge assise sur un tapis, les jambes croisées, tient Jesus dont le front est ceint d'une auréole. Il tend la main à St Joseph comme pour aller se reposer sur ses genoux; celui-ci, placé en face, les mains ouvertes, avance les bras pour le recevoir. Tandis que l'enfant feint de vouloir quitter le sein maternel, la vierge le retient par l'extrêmité du pied. Cette main divine semble autant le retenir que le caresser. Serait-ce en effet que le Guide aurait senti qu'une mère a besoin de se rasssurer elle-même contre la crainte de voir l'objet de sa tendresse s'éloigner d'elle; ou qu'y ayant consenti, elle le retient à son insçu, par une distraction du coeur!

St Joseph est d'une beauté mâle. Sa tête est auguste; elle n'attend point la vie, elle la respire. Il a dans les yeux le calme de l'homme juste, joint au regard prophétique d'un sage qui est dans la confidence du mystère. Il caresse le divin enfant avec un respect qui décèle et adore un roi détrôné.

Jesus jouant sur le sein de sa mère, est nud. Son origine perce de toutes parts; il est revêtu d'innocence, et rayonne de divinité.

La vierge est digne d'un tel enfant; la régularité de ses traits, l'amour qui les anime, et le sein qu'il fait palpiter, sont rendus avec une expression enchanteresse qui émeut toute âme sensible.

Si le culte ne nous eut révélé le prodige d'une vierge-mère, cette idée eut été la plus belle invention humaine. Elle réunit tout ce qui plait, tout ce qui touche, tout ce qui étonne; elle est le beau *idéal* de la nature. On peut dire que le *Guide* se l'est rendu propre, et a su le revêtir des formes angéliques, qui pouvoient le caractériser. Le St *Joseph* est digne du *Carrache,* l'enfant *Jésus* de l'*Albane,* la Vierge du *Corrège.* Tout homme en la regardant s'écriera comme Gabriel: „*Ave Maria gratiâ plena.*"

Ce tableau se trouve dans le magasin d'objets d'arts et de littérature, allée de tilleuls N. 34 à Berlin.

87-B6573 v.1

Le magazin d'objets d'arts et de littérature, *sous les tilleuls N. 34 à Berlin,* a été formé pour offrir aux amateurs ce qui peut, dans ces deux genres, intéresser leur curiosité, satisfaire leurs goûts, completter leurs collections. Le voeu sincère de celui qui dirige cet établissement est d'obtenir et de justifier leur confiance. Ce n'est pas seulement par le nombre et le bon choix des articles qu'il se flatte de la mériter, mais par la modération des prix et par des rabais proportionnés à l'importance des demandes.

Ce magazin peut surtout intéresser en ce moment, par les objets suivans:

I. Tableaux de grands maîtres de toutes les écoles.

II. Gravures des 15e, 16 et 17mes siècles.

III. Estampes modernes des plus célèbres graveurs, parmi lesquelles on remarque la CENE et la TRANSFIGURATION de *Raphael* et *Antoine Morghen,* les plus belles pièces de *Woolett, Earlom* et autres habiles graveurs anglois, de *Bartolozzi, Porporati, Strange, Bervic, Avril* etc. etc. etc.

IV. Estampes angloises, allemandes et françoiçoises en noir et en couleurs, vues de Suisse, d'Allemagne et autres, en portefeuille ou encadrées, pour la décoration des appartemens.

V. Un Assortiment très-considérable de livres françois et les meilleurs ouvrages anglois, italiens et en d'autres langues, les livres d'arts et de sciences les plus recherchés, les beaux ouvrages d'histoire naturelle faits en Angleterre, en France etc.; les éditions de luxe et précieuses soit par leur rareté, soit par les estampes qui les accompagnent, comme les Galeries, les Musées, les Voyages pittoresques; soit par l'exécution typographique comme les Classiques, les Racine, les La Fontaine de Didot, les Milton et Shakespeare etc. les Baskerville, les Bodoni etc. etc.; enfin toutes les nouveautés littéraires dans leur fraicheur.

62949-R

TABLETTES
D'UN AMATEUR DES ARTS

CONTENANT LA GRAVURE AU TRAIT DES PRINCIPAUX OUVRAGES DE PEINTURE ET DE SCULPTURE QUI SE TROUVENT EN ALLEMAGNE, AVEC LEUR DESCRIPTION.

RECUEIL POUVANT FAIRE SUITE AU MANUEL DU MUSÉUM, AUX ANNALES DU MUSÉE FRANÇOIS ET COMPLETTER TOUS LES OUVRAGES PUBLIÉS AVEC LE MÊME OBJET DANS LE MÊME FORMAT.

Dédié à S. A. R. Monseigneur le Prince HENRI DE PRUSSE.

SECONDE LIVRAISON. 12 Gr.

PROSPECTUS.

Différens recueils de gravures font connaître aux amateurs les principaux morceaux qui enrichissent les dépôts publics et font leur célébrité. Tel n'est pas notre unique but. Les cabinets particuliers recelent un grand nombre de précieux ouvrages qui sont perdus pour tout autre que pour leurs possesseurs; la plûpart des tableaux que les derniers événemens ont répandus dans le public restent inconnus dans les magazins des spéculateurs. Il est aussi utile à ceux-ci qu'il deviendra agréable aux amateurs de retirer les uns et les autres de l'obscurité. C'est l'un des principaux objets de l'ouvrage que nous entreprenons; il ne doit avoir d'autre mérite que son utilité. On n'y trouvera ni la recherche du stile, ni l'élégance du burin; mais il indiquera aux amateurs des arts ce qu'ils peuvent voir chez ceux qui partagent leurs goûts ou qui s'occupent de les satisfaire.

Nous avons déjà rassemblé un nombre de dessins intéressans, et faisant un commerce considérable en ce genre, nous avons trouvé dans notre

St. Paterne N 7510 S15 v.2

magazin même les sujets de nos premiers travaux. Nous les puiserons dans les autres collections aussitôt que nous aurons reçu des propriétaires la permission d'annoncer ce qui orne leurs cabinets ou ce qu'ils ont à vendre. Nous insérerons avec reconnoissance dans notre recueil les eaux fortes dont ils voudront bien nous faire passer les planches accompagnées d'une description. *Nous ne ferons cependant usage que de ce qui nous paraîtra digne d'occuper une place dans le portefeuille des vrais amateurs, et nous ne nous permettrons de porter aucun jugement que lorsque nous croirons pouvoir le garantir d'après notre propre examen ou sur le témoignage de connaisseurs justement estimés.*

Chaque cahier se vendra séparement. Il contiendra au moins 4 *eaux-fortes et le texte nécessaire à une description raisonnée et suffisante sans être prolixe. Cette entreprise ayant été suggérée par l'amour des arts et non par l'esprit de spéculation, le prix sera très-modéré et annoncé à chaque livraison. La première paroît en ce moment. Elle se trouve et l'on peut se faire inscrire pour les suivantes:*

in der Königlichen Hof-Buch- und Kunsthandlung unter den Linden No. 34 *à Berlin;*

à MM. J. *et* J. Boydell *à Londres.*

à MM. Treuttel *et* Würz, *libraires et éditeurs du* MANUEL DU MUSÉUM *à Paris et à Strasbourg;*

et chez les principaux libraires de l'Europe.

On peut souscrire pour 12 *cahiers en payant d'avance*

4 Rthlr. *l'exemplaire en papier ordinaire.*

12 Rthlr. *l'exemplaire en grand papier velin.*

Berlin, le 30 *avril* 1803.

L'éditeur des Tablettes d'un amateur des arts,
unter den Linden N. 34.

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

Cunningham pinx

Fred Ruscheweyh fec. 1. 07

LA BATAILLE DE HOCHKIRCH.

Tableau sur toile de 6 p. 6 p. de large, et 4 p. 9 p. de haut,

par C. Cunningham.

Mr *C. Cunningham* nâquit en Ecosse en 1741. Dès son enfance il manifesta un tel penchant pour le dessin et une vivacité d'imagination si étonnante qu'on l'envoia en Italie, où il eût pour maître *Raphael Mengs;* le jeune homme respira sous ce ciel pur le goût des chefs-d'oeuvre, et par les utiles leçons qu'il reçut trouva l'art de les reproduire et le secret plus rare encore d'en créer à son tour: bientôt il dut à ses talens une célébrité qui ne resta point circonscrite dans l'enceinte de l'Italie. Il partit pour la Russie où il étoit appelé. Il y peignit plusieurs tableaux d'histoire pour le prince *Potemkin,* et eut le bonheur de plaire à un homme qui dans tous le genres n'aimait que le grand et le sublime. Ses brillans succès lui valurent des amis, des admirateurs, et point de rivaux. Il voulait se fixer à St Pétersbourg, tout l'y invitait; mais le dérangement de sa santé, produit par la rigueur du climat et la mort de son ami M. *Bromton* le déterminèrent à changer de séjour. La gloire de Fréderic le Grand fut l'étoile qui le guida vers la Prusse. Elle brillait alors de tout son éclat, et l'artiste aspira à vivre sous sa douce influence. Arrivé à Berlin il remporta deux fois de suite le premier prix, et y devint membre de l'académie des beaux-arts. Il composa plusieurs tableaux dont tous les sujets étaient

tirés de l'histoire de ce pays. Son attachement pour la Prusse et ses ouvrages tous puisés dans ses fastes le firent considérer comme un peintre national dont Fréderic étoit le héros. La bataille de *Hochkirch* obtint surtout un succès universel. L'académie par l'organe du ministre qui la présidait exprima sa satisfaction en termes qui honorent également les arts et l'artiste qu'ils couronnent *). Le roi Fréderic Guillaume II voulant récompenser *Cunningham,* ordonna à son ministre d'inscrire son nom pour la première pension qui se trouverait vacante. Les intentions de cet auguste protecteur des artts ne purent avoir d'effet à l'égard de ce grand peintre; une mort prématurée le déroba à la bienfaisance du monarque.

Le tableau que nous annonçons suffit pour caractériser le beau talent du peintre: Au milieu d'une foule des guerriers blanchis aux champs de Mars expire le prince *François de Brunswic* porté par ses amis, ses soldats. Il exhale son âme dans les bras de la fidélité unie à la valeur. On voit sur le devant le brave Feldmaréchal *Keith,* mort et soutenu par un grenadier. Un officier ami intime de ce grand guerrier accourt pour arrêter son âme fugitive ou du moins pour recueillir son dernier soupir. Mais la mort a déjà frappé sa victime **). Vers la droite paraît le prince *Maurice d'Anhalt Dessau,* auquel le

*) Mr *de Heinitz* lui écrivait le 18 janvier 1789: „Je puis vous „assurer que tous les membres (de l'académie) ont applaudi „unanimément à la composition de la bataille de *Hochkirch* et „au génie créateur avec lequel vous avez rendu une scène aussi „intéressante, comme si vous en aviez été spectateur."

**) Cet officier, modèle des amis, mourut peu de jours après de sa seule douleur.

roi avoit confié le commandemênt de l'aile gauche de son armée. Il est dangereusement blessé et s'appuie sur les grenadiers qui, oubliant les dangers qui les environnent, s'empressent de le secourir. Fréderic le Grand, ramenant ses troupes à la charge, est à cheval accompagné des généraux *Saldern* et *Seydlitz*. Au milieu de toutes les horreurs de la guerre sa grande âme éprouve les charmes de la sensibilité. La céleste voix de l'amitié plaintive a suspendu pour un instant les cris de mort. Il dit adieu au prince qu'il aime, et la main qu'il lui tend semble lui offrir la palme de l'immortalité. La composition de ce tableau est d'une beauté noble et pleine de vérité; tout est subordonné au héros qui y domine. Au milieu du brouillard qui régnait dans cette mémorable journée; et des nuages de fumée et de poussière qui voilent l'horison, Fréderic appelle tous les regards et commande l'admiration et la confiance. En effet il se remit à la tête de son armée, rétablit l'ordre et repoussa l'ennemi: c'est là que ce héros, pour me servir des termes du plus aimable et du plus intéressant des historiens *), que ce héros, dis-je, quoique vaincu, fit cette belle retraite qui ne sera jamais oubliée, qui, unique en son genre, prouva l'intrepidité de son âme et la force de son génie.

La veuve *Cunningham* a déposé ce tableau au magasin d'objets d'arts et de littérature, du roi et de la cour, à Berlin, ainsi que les deux suivans:

*) Vie du général Zieten, par Mad. la baronne de Blumenthal, grande gouvernante de la cour de S. A. R. Mad. la princesse Henri.

Fréderic retournant à Sans-souci.

Sur toile de 8 pieds de large, et 5 pieds 6 pouces de haut.

L'Europe connaît déjà ce tableau. Il a été gravé par le Danois *Clemens* dont la traduction assez fidèle est cependant restée inférieure à l'original.

Au milieu *) du plus brillant cortége que puisse avoir le chef d'une nation belliqueuse, on voit le héros de la Prusse qui paraît adresser la parole au gouverneur de sa capitale le général de Moellendorff, et tous les spectateurs fixant leurs regards sur ce grand homme que tant de victoires ont illustré semblent recueillir ses discours avec avidité. Il serait difficile de présenter aux amateurs des arts et surtout aux guerriers un tableau plus intéressant.

Les principaux personnages qui composent l'escorte de Fréderic le Grand, sont:

1. Le feu roi Fréderic Guillaume II et ses deux fils aînés, S. M. le roi actuel et le feu prince Louis. 2. Ch. G. Ferd. duc de Brunswic, Fréderic Auguste son frère, et Ferdinand son oncle. 3. Les princes Louis de Würtemberg, de Coethen, et de Hohenlohe. 4. Les gén. de Moellendorff, Zieten, Tauenzien, Prittwitz, Holzendorff, Braun, Rhodig, Anhalt, Goertz, Usedom, Mengden, Goetz, et les col. de Wolfrath et Szekuli. 5. Fréderic duc d'Yorck. 6. Les gén. anglais Cornwallis, Greenville, Boydt. Les cap. Ramsden et Lenox. 7. Enfin les gén. fr. La Fayette, Bouillé et Heymann.

Tous ces personnages ont été peints d'après nature avec le plus grand soin, et ce qui donne un mérite de plus à ce beau tableau c'est que toutes les têtes sont autant des portraits parfaitement ressemblans. On peut y reconnaître tous ces princes, ces officiers, ces guerriers qui venoient à Potsdam comme à l'école de Mars, préluder à la victoire. Fréderic est au milieu d'eux comme l'astre du jour au milieu de ses sublimes satellites. Il les entraîne dans sa brillante sphère, les anime de son feu et les revet de sa splendeur.

Fréderic le Grand entouré de sa famille et de sa cour recevant S. A. R. le duc d'York dans le grand sallon de Sans-souci, composition de 30 figures dont tous les portraits sont ressemblants.

Sur toile de 7 pieds 10 p. de large, et 5 pieds 6 p. de haut.

*) C'est Mr Mayet, auteur très-estimable, qui nous fournit cette description dans son journal intitulé *le Conservateur*.

F. G. Wietsch pinx.

C. W. Gotha v. Hollenstein del. & fec. 1887

LA MORT DE COMALA.

Tableau sur toile de 8 pieds de haut et 6 de large,

par Mr Weitsch.

Mr *F. G. Weitsch* né à Brunswic en 1758, est fils du directeur de la galerie du prince à *Salsthalen.* Son père qui avoit acquis une grande réputation dans l'art de peindre le paysage le destina au même genre; mais le jeune artiste avait un goût déterminé pour peindre les animaux. A l'âge de 16 ans il partit pour Cassel. La galerie qui embellit cette ville offrit à son génie naissant une riche moisson d'études et d'observations. Il y profita des conseils de *Tischbein* et se rendit bientôt après à Dusseldorff pour s'y nourrir des beautés réunies de toutes les écoles. Il fit alors avec son père le voyage du Brabant et de la Hollande, il en admira les différens chefs-d'oeuvres, et voulant perfectionner son talent il se rendit en Italie. Il était âgé de 25 ans lorsqu'il y arriva. Il y resta plusieurs années occupé tour-à-tour à étudier et à imiter les beaux tableaux qui y appelaient alors les regards de l'univers. La musique qu'il cultive avec succès pour son amusement le délassait agréablement de ses occupations. Il parcourut successivement Naples et Florence, c'est là surtout qu'il alluma son imagination au flambeau de Raphael en faisant une copie, admirée des connoisseurs, du tableau connu sous le nom de la *Madonna della Sediola.* Il partit ensuite pour Venise d'où il se rendit à Vienne; sa réputation l'y avait précédé. Il y peignit plusieurs portraits qui plurent

universellement, revenu dans sa patrie, il a habité tour-à-tour Brunswic et Salsthalen jusqu'au moment où choisi par l'académie de Berlin il y a été appelé comme un artiste d'un mérite distingué *) par la protection que notre auguste monarque accorde aux beaux arts. Son pinceau traite tous les genres avec une égale facilité. Il peint encore aujourd'hui le portrait, le paysage et l'histoire, mais ce dernier genre est surtout celui pour lequel il marque plus de prédilection. Mr *Weitsch* est compté parmi les habiles peintres de ce siècle, et notre notice impartiale ne fait que parler d'avance le langage de la postérité. Son tableau de *la mort de Comala* a attiré tous les regards au dernier sallon de l'academie de peinture. Le sujet est tiré des poësies galliques connues sous le nom d'*Ossian*.

Fingal roi de Morven à la veille d'épouser la belle *Comala*, marchait contre les Romains dont les troupes attaquaient la *Calédonie;* il était accompagné de son amante. En partant pour le combat il la laissa sur une colline et lui promit de venir la rejoindre s'il survivait à la bataille. Sa valeur inspirée par l'amour lui fit remporter la victoire. Il envoya *Hidallan* son rival secret, pour annoncer son retour à *Comala*. Celui-ci la trompa et lui annonça que *Fingal* avoit péri. Tandis que cette trop crédule amante se livrait au désespoir, *Fingal* arriva. A peine *Comala* fut-elle sûre qu'il vivait encore que passant subitement de l'excès de la douleur à celui de la joie, elle expira aux yeux de son amant.

*) Il est professeur et recteur de l'académie royale et peintre de la cour.

Si dans un sujet tiré d'Ossian il est permis d'emprunter pour un moment son style, nous dirons que la belle *Comala* participe déjà à la froideur de la pierre sur laquelle elle repose étendue, le reste d'une flèche brisée par le poids de son corps est encore dans sa main mourante. La corde de son arc, animée par les vents semble soupirer un foible son; leur souffle a soulevé l'épaisse chevelure de cette beauté céleste et découvert ses bras d'albâtre et ses joues décolorées. Sa compagne *Melilcoma* prosterné devant elle déplore sa destinée tandis que deux chiens abusés, gardant leur maîtresse chérie, attendent le réveil de celle qui ne doit plus se réveiller. *Fingal* abîmé dans la plus profonde douleur, s'appuye sur le rocher et y soutient avec peine sa tête appésantie; auprès de lui un barde, enfant de l'harmonie, chante sur sa harpe l'hymne de mort. Un jeune serviteur, le flambeau à la main, éclaire cette scène mélancolique tandis que la lune, fille du ciel, perce le nuage qui la couvre et montre, au fond du tableau, des guerriers *qui s'avancent et brillent dans le vallon comme les ondes amoncelées d'un fleuve.*

On pourrait reprocher à la figure de *Comala* qui vient d'expirer une roideur un peu prématurée, la main de Fingal pourrait être plus héroïque; mais ces légères taches sont bien rachetées par le style véritablement antique qui brille dans cet ouvrage. Ce sujet pathétique est traité avec une grande vérité d'expression. Tous les spectateurs sensibles regarderont *Comala* avec l'oeil attendri du barde. La flamme de la torche adroitement rejettée hors du tableau, en sauvant au peintre un objet ingrat à traiter, lui a fourni de

beaux effets de lumière Mr *Weitsch* s'en est habilement servi en éclairant vivement le cor de *Fingal* pour appeller l'oeil sur une des ſigures principales. Celle de *Melilcoma* réalise la grâce unie à la douleur, le barde est du plus bel effet. Lui seul semble troubler le calme silencieux du tableau en célébrant l'apothéose de *Comala* dont l'âme s'envole vers le ciel sur l'aîle de ses sons.

Ce tableau est placé dans les appartemens du château royal à Berlin.

L'ADOPTION D'ALEXANDRE SÉVÈRE.

Sur toile de 3 pieds 1 p. de haut, sur 5 pieds 2 p. de large,

par Gerard de Layresse.

Layresse né à Liége en 1640 dut le jour à une famille où le talent étoit héréditaire. Son père lui donna les premiers leçons dans l'art de peindre. Bientôt le jeune artiste y joignit celles de Barthelemy Flamael, surnommé Bartholet, dont il copia les ouvrages. Son esprit étoit cultivé, la poësie, la musique faisaient son amusement, la peinture son occupation; il peignit dès l'âge de 15 ans des portraits qui lui acquirent de la réputation. Son génie prématuré lui fit même entreprendre des tableaux d'histoire et lui obtint des succès dans ce genre difficile. Les cours de Brandebourg et de Cologne se disputèrent ses ouvrages. Le jeune *Layresse* gagnant l'argent avec facilité le dépensa de même. Il était fort laid, aimait beaucoup les dames, et s'habillait magnifiquement pour réparer auprès d'elles la difformité de ses traits. Il était persuadé qu'auprès de beaucoup de gens, un riche habit est presque un beau visage. Il chercha à plaire, y parvint, fut heureux et inconstant. Une de ses maîtresses éperdue d'amour et furieuse de jalousie voulut se venger par un coup de couteau que le volage esquiva. Cet événement donna de la gravité à ses réflexions, et le fit résoudre au mariage. Ce nouvel état le livra à de nouveaux malheurs. La fidélité n'y suffit pas, il y faut encore de l'économie. La prodigalité

prince le diplome et la couronne. Le général est seulement à genoux devant lui. Mais le sénateur, vieux courtisan dont le regard perçant plonge dans l'avenir, est prosterné comme un Parsis qui adore le soleil à son lever. Les Vestales assises dans le temple lisent la nouvelle de ce grand événement qui prépare un nouveau maître à l'univers, et *Maesa,* ayeule d'*Alexian,* les remercie au nom de l'empereur des soins qu'elles ont prodigué à la jeunesse de son charmant élève. *Mammaea* sa mère, transportée de tendresse et de joie le salue à l'entrée du temple. A côté d'elle est peut-être *Soaemis* sa compagne. La première Vestale le présente aux ambassadeurs tandis qu'une autre porte un piedestal d'or. *Alexandre* revêtu de la tunique romaine et d'un manteau de pourpre descend les dégrès du temple, et porte entre ses bras la statue d'Apollon qui présida à ses goûts comme à son enfance. Il a dans ses yeux la sérénité de l'innocence. Il quitte à regret le pur et tranquille séjour des Vestales pour aller respirer l'air empoisonné du vice. Il va paraître à la cour de Rome dont le peuple tour-à-tour idolâtre ou bourreau ne savait alors qu'adorer ou assassiner ses maîtres. Au travers d'une colonade riche d'architecture s'élève la statue d'Hercule, divinité reverée en Syrie, on apperçoit la mer et la flotte qui attend le nouveau César pour le conduire à Rome. L'intérieur du temple est orné de tableaux; ce sont des allégories relatives à l'histoire de sa jeunesse.

Layresse a rendu avec beaucoup de vérité le portrait d'Alexandre comme il est tracé par Lampride et par d'autres anciens historiens. „Il étoit beau de „visage, bien fait de sa personne, robuste pour son

„jeune

„jeune âge, et avait le regard vif et plein de feu.“ Il aima la vertu, les lettres, les beaux arts, et son cabinet renfermait les portraits d'Abraham et de Jésus; c'est donc la dette des beaux arts que *Layresse* a acquittée en faisant revivre par la peinture l'empereur qui l'aima.

Ce tableau, étincelant de grandes beautés, mérite peut-être à son auteur le reproche qu'on lui a fait de sacrifier dans son coloris la vérité à l'harmonie. Le ton général en est un peu grisâtre, mais ce défaut est bien racheté par la grâce de la composition et par l'expression des figures. La finesse de la touche s'y montre sans froideur et sans incorrection.

Ce tableau est placé dans les appartemens du château royal à Berlin. Plusieurs de nos habiles peintres en ont fait des copies, et Mr *Freydhoff*, jeune graveur que plusieurs planches en manière noire ont déjà rendu célèbre, vient de le graver. Cette estampe est une des plus belles de cet artiste; elle porte $19\frac{1}{2}$ pouces de haut sur $29\frac{1}{2}$ pouces de large.

FÊTE DE BACCHUS.

Tableau sur bois de 28 pouces de haut et 18 de large,

par F. Franck le jeune.

Ce peintre, né à Anvers en 1580 d'une famille féconde en artistes distingués annonça dès sa jeunesse qu'il les surpasserait tous. Il réunissait à une exécution soignée, à une instruction vaste, le feu du génie. Son père qui l'appréciait jugea qu'un tel talent devait être mûri par le beau ciel de l'Italie. Le jeune artiste partit, traversa l'Allemagne, où sa réputation l'avait précédé, et se rendit à Venise. Il y séjourna quelque temps et y fit plusieurs tableaux des divertissemens du carnaval où l'on admira la délicatesse de son pinceau et le brillant de son coloris. Cette ville qui offre aux étrangers un site unique, un peuple spirituel, un langage pittoresque, des moeurs amoureuses, des femmes d'une beauté rare, réalise ce que la fable nous a revelé de Vénus en la faisant éclore du sein de la mer. *Franck* jeune et sensible fut trop fidèle à son culte; une avanture qu'il eut avec la maîtresse d'un noble Venitien, obtint trop de célébrité, exposa les jours de l'amant heureux et l'obligea à quitter l'Italie pour survivre à sa félicité. Son talent s'y était tellement perfectionné que ses tableaux furent vivement recherchés des connoisseurs. Tous les cabinets voulurent s'en enrichir. Celui que nous annonçons était fait pour y occuper la première place. Le sujet est une *Lenaea* ou fête champêtre sn l'honneur de Bacchus. La composition en est pleine de feu et riche comme le Dieu

qu'elle représente. Le premier plan est occupé par le char de Bacchus, brillant encore plus par sa noble et élégante sculpture que par l'or dont il est revêtu. Le Dieu couronné de pampre, et à peine couvert d'une draperie bleue tient d'une main une coupe de cristal à pied d'or et de l'autre une espèce de *canthare* ou cruche qu'il achève de vuider. A ses pieds sont des verres renversés et une cruche.

Derrière la divinité des vendanges est un Satyre qui tient une haste ou thyrse paré de feuillage et de raisins, avec un bassin et un vase d'or. A la droite du Dieu est une *Canéphore* ou vierge portant la corbeille sacrée qui recéle une urne d'or où sont renfermées les choses mystérieuses qui doivent servir au sacrifice. Deux ânes sont attelés à ce char brillant, c'est sans doute par égard pour son vieux gouverneur que le jeune Bacchus a adopté la monture favorite de Silene. Leur repos forme un contraste avec l'activité de toute la foule environnante. On croit voir l'immobilité même placée au centre du mouvement. La troupe turbulente des Satyres et des Bacchantes est ivre de joie et de vin; les uns armés d'une baguette frappent en cadence le triangle, les autres soufflent dans la Syrinx ou font retentir le tambour de basque. Un Bacchant dont les jambes sont armées de grelots anime une flûte à plusieurs trous, tandis que ses voisins jouent du clairon ou trompe courbe, de la flûte double ou du serpent. D'autres agitent les bruyantes cymbales ou frappent des cailloux d'où jaillit un feu pétillant. Cette procession bacchique étincelle de vie et de mouvement. Elle dirige sa marche vers un temple rond placé sur le sommet d'une montagne tapissée de ver-

dure. On voit à moitié chemin une statue qui tenant un vase semble inviter les passans à l'agréable culte de la divintté. Plus haut Silène forme l'avant-garde de la marche triomphale de son élève. Il fait gémir sa monture sous le poids de sa *courte grosseur*. Il est endormi et presque renversé; mais la foule empressée ne pouvant le remettre en selle, essaye de l'y soutenir. A côté sont ceux que le Dieu du vin agite avec plus de violence; l'un est tombé sur les genoux et l'autre étendu par terre expie sur le gazon l'excès de son culte.

Ovide assure que la jeunesse de Bacchus est éternelle. *Pline* fait mention de la statue d'un Satyre qui tenait une figure de Bacchus, vêtue en Vénus. *Euripide* donne à ce Dieu les traits d'une femme. *Orphée* dans l'hymne qu'il lui adresse nous le peint comme réunissant les formes délicates et mâles des deux sexes. Sénéque nous le représente comme une jeune fille travestie: les formes de ce Dieu, dit-il, sont délicates, on les dirait produites par un souffle léger. Ses genoux comme ceux des jeunes Eunuques n'ont presque aucune indication d'os ni de muscles. L'image de Bacchus est celle d'un beau jeune homme qui entre dans le printemps de la vie et de l'adolescence et sent germer le mouvement de la volupté. C'est cette idée que le peintre a saisi; le Dieu des vendanges brillant de jeunesse et d'embonpoint a dans ses yeux et son attitude l'exaltation qui peut caractériser la sublimité de sa nature. *Franck* lui a conservé la dignité du rang dont il est revêtu; la plus haute sagesse des hommes est à peine aussi raisonnable que l'ivresse d'un Dieu.

La *Canéphore* qui marche à ses côtés, est parée de jeunesse et d'innocence. Les tresses de sa blonde chevelure couronnent un front où régne la candeur. Ses jolies mains soutiennent la corbeille en semblant la caresser, Une draperie legére voltige autour de ses grâcieuses formes. La jeune vierge paraît si pure et si chaste que ses vêtemens pourraient tomber sans qu'on s'en apperçut; elle resterait voilée de sa seule pudeur. Elle regarde le Dieu avec l'oeil caressant et respectueux d'une âme tendre et religieuse tandis que Bacchus rassasié peut-être de ses honneurs divins aspire à descendre de son char pour jouir du ciel dans les bras d'une mortelle. Tout est thrône auprès de la beauté.

Ce n'est pas sans dessein que le peintre a placé Bacchus à côté de la jeune et touchante *Canéphore;* il a réuni en un point tout ce qui peut animer l'esprit, échauffer le coeur, égarer la raison.

Ce tableau *) seul suffirait pour crèer la réputation de *F. Franck* si elle n'était déjà établie. C'est un foyer où se réunissent, pour le plaisir des yeux: imagination noble et délicate, feu dans les idées et grande légéreté de pinceau. Il peut se soutenir à côté des plus agréables productions de Rubens et de Vandyck dans le genre clair et gracieux. On y admire surtout l'habileté de ce grand artiste dans l'art de grouper les figures et de distribuer la lumiére. Tout est clair, tout est brillant et l'harmonie est parfaite.

Un

*) Ce tableau porte la même signature que les célébres morceaux de ce maître qui sont à Dusseldorff; et est de la plus belle conservation.

Un très-petit espace renferme une composition très-nombreuse. On compte quarante à cinquante figures dont celle du premier plan a 9½ pouces de haut tandis que le panneau sur lequel le tableau est peint n'a pas 17 pouces de large et cependant il n'y a aucune confusion. C'est un véritable tour de force, dans un tableau qui est tout en hauteur, d'avoir établi une longue procession dans un site bouché par un rocher, et cependant que la perspective y soit observée de manière à bien faire comprendre la position et le mouvement des figures dont l'expression animée et les attitudes variées ne perdent rien par leur rapprochement.

Ce tableau fait partie du magasin d'objets d'arts et de librairie du roi et de la cour à Berlin.

Le Magazin d'objets d'arts et de littérature, du roi et de la cour, *sous les tilleuls N. 34 à Berlin*, a été formé pour offrir aux amateurs ce qui peut, dans ces deux genres, intéresser leur curiosité, satisfaire leurs goûts, completter leurs collections. Le voeu sincère de celui qui dirige cet établissement est d'obtenir et de justifier leur confiance. Ce n'est pas seulement par le nombre et le bon choix des articles qu'il se flatte de la mériter, mais par la modération des prix et par des rabais proportionnés à l'importance des demandes.

Ce magazin peut surtout intéresser en ce moment, par les objets suivans:

I. Tableaux de grands maîtres de toutes les écoles.

II. Gravures des 15e, 16 et 17mes siècles.

III. Estampes modernes des plus célébres graveurs, parmi lesquelles on remarque la CENE et la TRANSFIGURATION de *Raphael et Antoine Morghen*, les plus belles pièces de *Woolett*, *Earlom* et autres habiles graveurs anglois, de *Bartolozzi*, *Porporati*, *Strange*, *Bervic*, *Avril* etc. etc. etc.

IV. Estampes angloises, allemandes et françoiçoises en noir et en couleurs, vues de Súisse, d'Allemagne et autres, en portefeuille ou encadrées, pour la décoration des appartemens.

V. Figures et vases en marbre et autres.

VI. Un Assortiment très-considérable de livres françois et les meilleurs ouvrages anglois, italiens et en d'autres langues, les livres d'arts et de sciences les plus recherchés, les beaux ouvrages d'histoire naturelle faits en Angleterre, en France etc.; les éditions de luxe et précieuses soit par leur rareté, soit par les estampes qui les accompagnent, comme les Galeries, les Musées, les Voyages pittoresques; soit par l'exécution typographique comme les Classiques, les Racine, les La Fontaine de Didot, les Milton et Shakespeare etc.; les Baskerville, les Bodoni etc. etc.: enfin toutes les nouveautés littéraires dans leur fraicheur.

TABLETTES
D'UN AMATEUR DES ARTS

CONTENANT LA GRAVURE AU TRAIT DES PRINCIPAUX OUVRAGES DE PEINTURE ET DE SCULPTURE QUI SE TROUVENT EN ALLEMAGNE,

AVEC LEUR DESCRIPTION PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

RECUEIL POUVANT FAIRE SUITE AU MANUEL DU MUSÉUM, AUX ANNALES DU MUSÉE FRANÇOIS ET COMPLETTER TOUS LES OUVRAGES PUBLIÉS AVEC LE MÊME OBJET DANS LE MÊME FORMAT.

Dédié à S. A. R. Monseigneur le Prince HENRI DE PRUSSE.

TROISIÈME LIVRAISON. 12 Gr.

PROSPECTUS.

Différens recueils de gravures font connaître aux amateurs les principaux morceaux qui enrichissent les dépôts publics et font leur célébrité. Tel n'est pas notre unique but. Les cabinets particuliers recelent un grand nombre de précieux ouvrages qui sont perdus pour tout autre que pour leurs possesseurs; la plûpart des tableaux que les derniers événemens ont répandus dans le public restent inconnus dans les magazins des spéculateurs. Il est aussi utile à ceux-ci qu'il deviendra agréable aux amateurs de retirer les uns et les autres de l'obscurité. C'est l'un des principaux objets de l'ouvrage que nous entreprenons; il ne doit avoir d'autre mérite que son utilité. On n'y trouvera ni la recherche du stile, ni l'élégance du burin; mais il indiquera aux amateurs des arts ce qu'ils peuvent voir chez ceux qui partagent leurs goûts ou qui s'occupent de les satisfaire.

Nous avons déjà rassemblé un nombre de dessins intéressans, et faisant un commerce considé-

St. Paterne N. 7510 S15 V.3

rable en ce genre, nous avons trouvé dans notre magazin même les sujets de nos premiers travaux. Nous les puiserons dans les autres collections aussitôt que nous aurons reçu des propriétaires la permission d'annoncer ce qui orne leurs cabinets ou ce qu'ils ont à vendre. Nous insérerons avec reconnoissance dans notre recueil les eaux fortes dont ils voudront bien nous faire passer les planches accompagnées d'une description. *Nous ne ferons cependant usage que de ce qui nous paraitra digne d'occuper une place dans le portefeuille des vrais amateurs, et nous ne nous permettrons de porter aucun jugement que lorsque nous croirons pouvoir le garantir d'après notre propre examen ou sur le témoignage de connaisseurs justement estimés.*

Chaque cahier se vend séparement. Il contiendra au moins 4 *eaux-fortes et le texte nécessaire à une description raisonnée et suffisante sans être prolixe. Les quatre premières livraisons paroissent et se trouvent*

in der Königlichen Hof-Buch- und Kunsthandlung unter den Linden No. 34 *à Berlin;*

chez MM. J. *et* J. Boydell *à Londres.*

chez MM. Treuttel *et* Würz, *et MM.* Levrault, Schoell et Comp. *à Paris*

et chez les principaux libraires de l'Europe.

On peut souscrire pour 12 *cahiers en payant d'avance*

4 Rthlr. *l'exemplaire en papier ordinaire.*

12 Rthlr. *l'exemplaire en grand papier velin.*

Berlin, le 30 *avril* 1803.

L'éditeur des Tablettes d'un amateur des arts,

unter den Linden N. 34.

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

van Dyck pinx.

C.W. Geller von Gellerstein del. et

DESCENTE DE CROIX.

Tableau sur toile de 7 pieds 2 pouces de haut, et 5 pieds 6 pouces de large, placé dans la grande galerie du château royal, à Berlin,

par Vandyck.

Ce tableau est sans contredit du meilleur tems de Vandyck, qui sur la fin de ses jours travailla avec trop de rapidité pour produire toujours de l'excellent.

Annoncer un pareil tableau d'un artiste jalousé par le prince de l'école flamande, c'est annoncer un chef-d'oeuvre.

On sait, que Vandyck passa, ainsi que son maître, quelques années en Italie; cette composition paroît avoir été faite, au sortir de cette terre classique des beaux-arts. Plus heureux ou plus souple à réformer son ſtyle que Rubens, il en rapporta un deſſin plus pur et des formes plus coulantes.

Le corps du Chriſt offre un modèle académique, pour l'ensemble et les détails. Tout y eſt tour-à-tour indiqué, prononcé avec une justesse et une élégance admirables. Le spectateur souffre de voir un corps aussi beau de vigueur et de santé, dévoué à la destruction. Quant à la vérité des chairs et des contours, il eſt difficile de faire plus d'illusion. L'oeil tourne et embraſſe les membres arrondis; il oublie que c'eſt une toile, sans profondeur.

Mais en s'arrêtant à la tête du Sauveur, qui vient d'expirer, on voit que la divinité a déjà abandonné ce corps, où l'humanité vient de succomber. Ce sont les traits effrayans d'un mortel ordinaire, qui vient de

rendre l'âme. Il faut toute la tendreſſe d'une mère, pour l'approcher, avec ce regard, plus rempli d'amour encore que de douleur, que l'artiste a donné à la Vierge. C'eſt une femme, avec des traits nobles et délicats, plus jeune qu'on n'a coutume de la représenter, pour avoir donné le jour à un fils, mort à 30 ans. Ce qui semble au premier coup-d'oeil une méprise, est sans doute un trait de gènie ou de réflexion, de la part de ce grand artiste. Il sera entré dans l'esprit de la croyance romaine. La mère immaculée d'un dieu devoit plus longtems conserver une certaine fleur de jeunesse, qu'une femme sujette aux infirmités vulgaires.

Autre trait d'intelligence, qui a échappé à plus d'un grand artiste. Les mains du rédempteur jusques vers le milieu du bras, sont d'un livide noirâtre, tandis que les pieds et le reste du cadavre, au visage près, ont encore ce reste de fraicheur d'un corps, que l'âme vient de quitter. C'est par les mains, pour ainſi dire, qu'un crucifié commence à mourir, parce que ce sont elles qui fatiguent et souffrent davantage, que c'est sur elles que repose tout le poids du corps.

On voit ailleurs des anges, dans ce sujet si fréquemment traité, mais la plupart sont des hors-d'oeuvre, pour ainsi dire indifférens à l'action principale. Ici l'artiste nous en offre un du plus beau choix. Son attitude, son regard, sa douleur vraiment sentie et qu'il communique au spectateur, le rendent acteur dans cette scène de douleur, muette à la vérité, mais parlant à tout être sensible.

Le peintre a porté la délicatesse jusqu'à faire jouer un pan de draperie, sur une partie de son corps, qui dans sa pose, auroit peut-être choqué la décence et la

dignité du sujet. Cet enfant est placé sur le devant du tableau, sur le même plan que le Sauveur. Quelques peintres ont employé ce moyen ordinairement sûr de faire son effet; l'enfance intéresse toujours, surtout lorsqu'elle est accompagnée d'une mère. Mais l'idée de ce bambin est plus ingénieuse peut-être, l'usage auquel il est employé inspire plus d'intérêt et fait impression sur les spectateurs même les plus grossiers.

Madeleine en pleurs, malgré l'or de ses blonds cheveux et les marques non équivoques de sa tristesse, n'est pas heureusement rendue. Sa figure a quelque chose de grotesque et sa taille semble être en trop grande disproportion avec celle de la Madonne.

Le corps de St. Jean n'est là, que pour rendre à la dépouille mortelle de son divin maître les derniers devoirs et lui servir d'appui; son esprit est ailleurs, il ne prend point part à la scène. Son regard tristement et affectueusement tourné vers le ciel, n'attend plus de secours que d'en-haut; il exprime plus de confiance encore que de tristesse, et se rappelant la promesse de ressusciter donnée par le Christ, il semble interroger le très-haut et attendre l'effet de cette promesse. D'ailleurs, quoique dans l'ombre, sa tête offre un bel idéal, et elle a le caractère de douceur que lui donnent les évangelistes.

Malgré la beauté des mains, partie où Vandyck excelloit, on trouvera peut-être des tours de force dans quelques-unes. La disproportion de la jambe gauche de St. Jean avec le reste de son corps, disparoit quand le tableau est placé à la hauteur convenable. D'ailleurs le jet des draperies, l'harmonie des couleurs sont de toute beauté, et l'on reconnoit dans

cette dernière partie la touche brillante de l'école flamande, tempérée par la sagesse de celle d'Italie. On doit regretter que le fond du tableau ait un peu noirci, il en est résulté dans les demi-teintes et les plis des draperies des deux femmes, une confusion qui rend la tâche du graveur plus difficile.

Enfin on ne pouvoit faire mieux contraster cinq figures seulement et de donner plus de vie et de mouvement à un sujet aussi peu compliqué. Ce tableau est certainement un des plus beaux et des plus savans de son célèbre auteur. Il fait honneur au goût des souverains, qui recueillent à grands frais de pareils chefs-d'oeuvre.

P. R.

Pyramus und Thisbe.

PYRAME ET THISBÉ.

Tableau de 3 pieds de haut sur 4 pieds 6 pouces de large,

par J. G. Puhlman.

Jean Gottlieb Puhlmann, naquit à Potsdam le 10 juillet 1751. Son génie pour la peinture se développa de bonne heure. A l'école il s'amusoit, encore enfant, à copier les gravures en bois qui décorent le livre d'évangile, et son maître eut le bon esprit d'encourager ce goût naissant. Sa mère lui fournit des couleurs, et lui fit peindre en détrempe des quolibets. Après avoir fait ses classes, il prit des leçons de deſſin et de peinture chez le professeur Hillner à Potsdam; au bout de trois ans il copioit les tableaux de la galerie royale, et réussissoit à peindre des portraits ressemblans. En 1774 son oncle, le docteur Schroeter de Surinam, le fit voyager. Après avoir parcouru l'Allemagne et l'Italie, il se fixa à Rome. Recommandé au chevalier *Pompeo Battoni,* il gagna l'affection de cet artiste célèbre, et se perfectionna par degrés sous ses yeux. *Battoni* le fit d'abord dessiner d'après nature dans son académie; il lui donna ensuite ses propres dessins à copier, puis des figures d'Annibal Carrache et de Raphaël, qu'il choisissoit et corrigeoit lui-même, des bustes, des statues antiques; enfin, il l'initia dans les règles de l'invention et dans la manière de composer et de grouper les figures. Du dessin, il le fit passer à la peinture, en suivant la même marche. Satisfait des progrès de son jeune élève, il le recommanda fortement à Fréderic II, qui promit

d'en avoir soin. Dix années d'études assidues mirent Mr. Puhlmann à même d'établir, sous la protection de Léopold, grand-duc de Toscane, depuis empereur, une académie dans la *Villa Medici*, et d'étudier l'antique dans cette superbe galerie.

Ce fut vers ce tems qu'il fit une excursion dans le royaume de Naples, pour admirer les chefs-d'oeuvres de l'école Napolitaine et les tableaux antiques d'Herculanum, conservés à Portici.

En 1787 Fréderic Guillaume II le nomma inspecteur des galeries royales de Sans-souci et de Berlin. Il se rendit à sa nouvelle destination avec un empressement qui toutefois ne l'empêcha pas de voir, en passant, les trésors de Florence, Bologne, Modène, Parme et Milan. Arrivé à Berlin, il arrangea la galerie qu'il avoit trouvée en désordre, et en publia, en 1790, un catalogue raisonné.

Nommé recteur de l'académie des beaux-arts, il l'organisa sur le pied romain, et fonda des écoles techniques pour les artisans.

Ces travaux utiles lui obtinrent du roi en 1791, le titre et la patente de conseiller aulique. S. E. Mr. le baron de Heinitz, curateur de l'académie et ministre d'état, a constamment rendu justice à son zèle et à son talent.

La fable de Pyrame et Thisbé est connue. Mr. Puhlmann l'a choisie pour sujet d'un tableau, dont le croquis que nous donnons, n'exprime qu'imparfaitement le mérite, qui consiste plus dans la vivacité du coloris, dans la distribution du clair-obscur et dans l'effet total que dans les contours.

Sur le devant, un voyageur explique au gouver-

neur de Babylone, l'événement tragique; il lui montre le voile sanglant, et les pas du lion dans le sable. Quelque brillant, délicat et ferme que soit le pinceau qui a enfanté ces deux figures, il paroît que l'auteur est tombé dans le défaut qu'on reproche à Nicolas Poussin, de trop draper ses figures. Le gouverneur est surchargé de vêtemens; le voyageur n'a point l'air d'être en voyage ; son vêtement n'est point retroussé; il n'a ni chapeau sur la tête, ni bâton à la main.

Derrière ce groupe, le père de Thisbé fait relever le corps de sa fille par un esclave. Sans examiner si le geste de ce père que le remords tourmente n'est pas trop calme, il suffit de remarquer que son visage n'exprime pas à beaucoup près la douleur qu'il doit éprouver.

On a généralement critiqué, dans la belle figure de Thisbé, la tête enfoncée dans ses épaules. Il est vrai que l'esclave qui soulève le corps, ne peut empêcher que les épaules ne remontent ni que la tête ne se penche; on n'eut paré à cet inconvénient qu'en blessant les lois de la vérité. Peut-être le peintre auroit-il dû profiter ici de l'avantage qu'il a sur le sculpteur, en présentant de profil la partie supérieure du corps.

La figure de Pyrame est parfaite, elle est d'un beau coloris, parfaitement éclairée et bien dessinée. Mais le desir qu'on éprouve de considérer en face un objet intéressant, qui a la tête renversée en sens contraire, force le spectateur à tourmenter sa posture pour arriver à son but.

Les soeurs de Pyrame, à genoux, avec leur nourrice qui les console, forment un groupe intéressant et

dans le gout antique. Les traits de la nourrice expriment à la fois la compassion et la douleur.

On a remarqué assez généralement que les esclaves qui accourent avec le cercueil, pour transporter les corps des deux amans, sont sinon un plagiat, du moins une imitation trop servile de le Brun et du Poussin; mais est-il poſſible, dans des sujets tout semblables, d'écarter les réminiscences et d'éviter les répétitions? On pourroit à plus juste titre critiquer la fontaine: pour éviter la confusion des idées, l'artiste auroit pu lui donner un autre ornement que ce lion de pierre, (qui a peut-être l'air trop vivant.)

Au reste, dans ce tableau, Mr. Puhlmann s'est surpassé, en prouvant qu'à tout âge on peut faire de grands progrès dans la carrière de l'art. A l'admiration tranquille qu'a causée à l'exposition un morceau dont le coloris est aussi vigoureux, le clair-obscur aussi bien ménagé, l'exécution aussi finie, succède à juste titre le tribut public de la reconnoissance.

VENUS ACCROUPIE

Figure en marbre blanc de 12 pouces de haut,

de J. P. A. Tassaert.

Jean Pierre Antoine Tassaert nâquit à Anvers en 1728. Son père, qui étoit lapidaire, remarquant en lui des dispositions pour les arts, lui fit apprendre le dessin, et le destina à la sculpture; mais il n'eut pas le bonheur de jouir de la réputation que cet artiste célèbre s'acquit dans la suite, étant mort trop tôt pour voir sa famille établie.

Le jeune Tassaert abandonné en quelque façon à lui-même, ne fit que redoubler d'application. Il ne s'attacha particulièrement à aucun maître, mais étudia d'après tout ce qu'il y avoit de plus beau, et qui pouvoit servir à former un artiste. Sa grande activité jointe à un génie naturel lui acquirent en peu de tems une grande réputation. Il avoit une étonnante facilité à travailler le marbre, et mettoit un fini précieux dans ses ouvrages. Il joignoit à un dessin juste et hardi un gracieux admirable surtout dans les têtes de femmes et d'enfans. Il fit plusieurs voyages en Angleterre et en France pour se perfectionner dans son art: trouvant ce dernier pays plus avantageux il résolut de s'y fixer.

Bientôt il se lia avec les artistes les plus célèbres de l'académie de Paris, et son excellent caractère, joint à beaucoup d'esprit et de connoissances, lui firent des amis de tous ceux qui le connurent, tant dans la classe des artistes, que dans celle des hommes de lettres re-

nommés. Il fut bientôt membre agrégé de l'académie des arts, et en 1773 il fut nommé premier sculpteur de Monsieur frère du roi.

Il exécuta beaucoup d'ouvrages pour la Russie. On a de lui différens beaux groupes, comme le sacrifice de l'amour à l'amitié, l'amour nourri par l'espérance, Pirrha jettant des pierres qui se changent en enfans, Actéon dévoré par ses chiens, beau groupe académique. Pour l'école de médecine de Paris il fit la belle statue de Louis XV, le seul monument royal que la barbarie révolutionnaire ait respecté et qui existe encore. Ce qui donna un grand éclat à sa réputation fut une petite Venus accroupie *) qu'il composa pour Mr. le comte de Strogonow. Cette petite figure eut un tel succès qu'elle ne fut bientôt connue que sous le nom de *la petite Tassaert*. L'artiste fatigué de la reproduire, en cassa le moule **).

Fréderic-le-grand, désirant avoir un bon sculpteur, s'adressa à Mr. d'Alembert, qui crut ne pouvoir lui recommander un plus habile artiste que Tassaert. Celui-ci de son côté fut ravi d'appartenir à un aussi grand homme. On peut voir les lettres du roi à ce sujet dans sa correspondance avec d'Alembert. L'ar-

*) Venus étoit chez les anciens le type de la beauté. L'habitude, l'attachement aux anciens usages, ces entraves continuelles que l'homme secoue difficilement, ont conservé ce nom à l'ouvrage du peintre ou du statuaire qui a voulu figurer une belle femme. S'il faut un nom à l'assemblage de toutes les perfections en ce genre, on ne devrait pas le chercher dans la fable ni loin de nous.

**) Nous joignons ici le dessin pris sur une répétition de ce joli morceau exécuté en marbre blanc par l'artiste lui-même. Elle se trouve dans le magasin d'objets d'arts de la librairie du roi à Berlin.

tiste voulant que Sa Majesté jugeât par Elle-même de son talent, avant que de souscrire à aucun engagement, lui envoya une figure qu'il venoit d'achever, représentant une jeune femme sortant du bain. Cette charmante production plut tellement au roi, que l'engagement fut conclu sur l'heure. Sa Majesté en fut tellement enchantée qu'Elle ne permit jamais qu'on la retirât de sa caisse, de crainte d'accident. Il fit ouvrir la caisse des deux côtés pour en faciliter l'examen et la laissa dans une salle où il la montroit lui-même avec plaisir aux étrangers qu'il distinguait. Elle est restée ainsi jusqu'à sa mort. Fréderic Guillaume II la fit placer dans son cabinet du nouveau palais de marbre à Potsdam.

Fréderic, en qui l'âge avoit diminué le goût des beaux-arts, ne tint pas toutes les promesses qu'il avoit faites à Mr. Tassaert. Néanmoins il lui fit faire quelques figures qu'il plaça dans ses appartemens. Tels sont les quatre statues qui ornent la rotonde du petit Sans-souci et celles des généraux Keith et Seidlitz sur la place Guillaume. L'intention de Sa Majesté étoit de lui faire exécuter les statues des autres généraux célèbres qui avoient contribué à la gloire de son règne. Fréderic Guillaume voulant remplir à l'égard de son sculpteur les engagemens que son oncle avoit pris, lui commanda plusieurs grands ouvrages, dont il avoit déjà fait les modèles. Mais une mort subite enleva cet habile artiste à sa patrie adoptive à l'âge de 60 ans, dans le moment où il projettoit un monument pour Fréderic-le-grand, et la statue du général Ziethen. Son élève le sculpteur Schadow lui succéda dans l'exécution de ces travaux. Il mourut recteur de l'académie des arts de Berlin, laissant une veuve

douée d'un grand talent pour la peinture en miniature, et sept enfans, dont quatre ont établis à Berlin.

LEDA ET LE CYGNE.

Figure en marbre blanc de $27\frac{1}{2}$ pouces de haut.

de M. Bardou.

Mr. *Bardou,* né en Suisse, est venu dans sa jeunesse se fixer à Berlin. Son talent pour la sculpture l'a fait distinguer par Fréderic II. Il a été chargé de plusieurs bustes qui lui ont fait honneur. Celui du grand monarque protecteur des arts et le sien, est fort ressemblant. Un étranger lui avoit demandé une Leda: quelques difficultés pour le payement ont faire rester cette jolie figure à Berlin où elle se trouve dans le magasin de la librairie du roi. On en a joint le croquis, sur la même planche que celui de la Venus de Tassaert. L'artiste a supposé que Leda assise sur un tronc d'arbre a été frappé de la beauté d'un cygne, et en le flattant de la main a secondé la séduction de son divin amant.

On ne peut peut mieux exprimer l'abandon de la volupté, que Mr. Bardou l'a fait dans cette figure. Sous son ciseau le froid et la roideur du marbre ont disparu. Non-seulement les contours suppléent ici à l'absence des couleurs qui donnent tant d'avantages à la peinture, surtout pour de tels sujets; l'artiste avoit à vaincre un obstacle de plus auquel je crois que l'on n'a pas encore pensé. La couleur blanche repousse toute idée d'expression dans la représentation des corps animés.

Denkmahl des Grafen Alexander von der Mark.

MONUMENT

du comte de la Marche, dans le temple de la Dorothéestadt, à Berlin; inventé et exécuté en marbre par Mr. Schadow.

La connoissance des talens d'un artiste conduit naturellement au desir de connaitre sa personne. Nous pensons que nos lecteurs accueilleront avec empressement quelques détails biographiques sur un sculpteur, qui, depuis le monument dont nous ferons bientôt la description, s'est rendu célèbre par tant d'autres chefs-d'oeuvre.

Mr. *Schadow* né à Berlin en 1764, entra, à l'âge de douze ans, comme apprentif dans l'attelier du célèbre *Tassaert* que les bienfaits du grand Fréderic avaient enlevé à la France. Cet habile sculpteur ne tarda pas à découvrir dans son élève, non-seulement le germe d'un grand talent, mais un fond de moralité qui l'attacha tellement à ce jeune homme, qu'il l'admit, pour ainsi dire, au nombre de ses enfans et lui fit partager l'éducation soignée qu'il leur donnait. C'est ainsi que Mr. Schadow put acquérir les diverses connaissances qu'il a déployées depuis et que son père plus honnête qu'opulent, n'eut pas été à même de lui procurer; connaissances d'autant plus glorieuses que l'éducation qui en est la source, a été moins accordée aux talens que promettait l'artiste, qu'aux qualités excellentes dont la nature avoit doué son coeur. Cependant les progrès de Mr. Schadow dans l'art de la sculpture, ne tardèrent pas à fixer l'attention publi-

que et à lui faire obtenir quelques secours du gouvernement, pour aller se perfectionner à Rome, par l'étude des grands modèles. Ceux qui connaissent le système économique, qui règne dans l'administration des états prussiens, se doutent bien que les secours accordés à Mr. Schadow, étaient loin de suffire au but qu'on se proposait; mais l'artiste dut encore à ses qualités aimables, le bonheur de vaincre cette difficulté. A Vienne il lia connaissance avec une femme non moins sensible que belle, qui, pour être la compagne de ses voyages, lui offrit sa main et sa fortune. On sait que, sous tous les rapports, cette union n'a jamais cessé d'être heureuse. Enfin après un séjour à Rome de trois ans environ, après avoir remporté deux prix dans cette ancienne capitale du monde et des arts, Mr. Schadow fut rappelé à Berlin où jusqu'à présent il s'est illustré, lui et sa patrie, par des chefs-d'oeuvre qui excitent l'admiration de tous les étrangers, et qui lui ont valu sous deux règnes de suite, des récompenses et des pensions également honorables pour le gouvernement et pour lui. A l'esquisse que nous avons faite de son caractère, nous croyons devoir ajouter un trait qui achevera de le faire connaitre, en prouvant que la générosité n'est pas un de ses moindres attributs. Mr. Schadow se charge en quelque sorte de faire les honneurs de son pays auprès de tous les artistes ou amateurs étrangers qui passent par Berlin. Pour recevoir chez lui l'accueil le plus honnête, le plus amical, le plus hospitalier, il suffit d'y annoncer son goût pour les arts et de le prouver par ses lumières. Peu de maisons, même parmi les plus riches, offrent à Berlin une pareille ressource aux ta-

lens, présentent une réunion, une société plus agréable à tous ceux qui cultivent les lettres ou les arts.

On place avec raison au nombre des plus beaux morceaux de sculpture moderne qui décorent la ville de Berlin, et à la tête des mausolées et monumens funèbres de cette ville, le sarcophage du jeune comte de la Marche, fait par Mr. Schadow, et qu'on trouve dans le temple de la Dorothéestadt. Ce morceau, d'un travail exquis et d'une simplicité noble, peut-être rangé parmi les chefs-d'oeuvre modernes de l'art. Les amateurs que leur distance de Berlin empêche d'étudier et d'admirer ce monument nous sauront gré de leur en donner la gravure au trait et d'y joindre une description exacte et impartiale.

Un sarcophage de marbre verd, posé sur une élévation à laquelle on arrive par deux marches de marbre, compose la partie principale du Mausolée. Sur le couvercle du sarcophage surmonté d'un simple coussin, repose étendue la figure d'un bel enfant expirant, et la tête penchée. Une épée s'échappe de sa main, et un casque à côté de lui, semble s'être détaché de son chef. La figure, ainsi que le coussin et la riche draperie, sont du plus beau marbre de Carrare.

Trois faces du sarcophage sont ornées de bas-reliefs de marbre blanc. Celle de devant représente le Tems, sous les traits d'un vieillard ailé, entraînant de force un jeune garçon dans la caverne du Ténare. En vain la victime tend les bras vers une Minerve assise au pied d'un trophée. La déesse protectrice des arts et des sciences, dispensatrice de la gloire militaire, impuissante contre le destin, perd à regret l'élève qui lui est arraché. A droite, sur l'une des faces

latérales, est représenté le génie de la mort, éteignant son flambeau, et tenant une couronne de roses, dans laquelle on apperçoit un papillon, symbole de l'âme.

A gauche, sur l'autre côté latéral, on voit le frère de la mort, le génie du sommeil, désigné par une tige de pavots qui s'élève à ses pieds, et par une couronne de la même plante qui ceint sa tête. Ces reliefs incrustés sur le marbre, exécutés par Mr. Schadow, ne sont pas de son invention; il a dû les substituer à d'autres idées qu'il avoit proposées, et dont on a lieu de regretter *la non-exécution.*

Le derrière du sarcophage est adossé au mur du temple qu'une incrustation de marbre gris et rougeâtre met en liaison avec le monument même, en lui donnant la forme d'une pierre sépulcrale verticalement élevée, et portant au milieu, sur une table de marbre noir, et en lettres d'or, l'épitaphe suivante dont le célèbre *Ramler* est l'auteur.

Frid. Guilielm. Maurit.
Alexander March. Comes.
Nat. D. IV. Jan. MDCCLXXIX.
Denat. D. I. Aug. MDCCLXXXVII.
Paternis Prosecutus Lacrymis
Egregiis Virtutibus Ornatus
Artibus Egregiis Mature Instructus
Ad Altiora Se Contulit Studia
Coelitum Choris Immixtus. *)

Au-

*) Fréderic Guillaume Maurice Alexandre, comte de la Marche, nâquit le 4 janvier 1799, mourut le 1 août 1787; suivi des larmes de son père, orné de vertus, doué de talens, il s'élança dans une carrière plus élevée, il s'associa au choeur des immortels.

Au-dessous de cette inscription, dans une niche sémi-circulaire et profonde, ou voit assises, en relief de grandeur plus que naturelle, les trois *Parques*, filant, mesurant, tranchant, de la manière usitée, les destinées de leur jeune victime, avec cette circonstance particulière, qu'au moment où Atropos va casser le fil, Clotho fait un mouvement pour l'arrêter, tandis que Lachésis consultant le livre du destin, prononce l'arrêt de mort.

L'idée de l'ensemble est simple, adaptée au sujet, sans tous ces vains accessoires et ces ornemens oiseux dont les artistes modernes surchargent les ouvrages de ce genre. La figure du mourant ressemble à celles qui sur les sarcophages antiques, représentent des génies dormans, ou les personnes dont on a voulu conserver la mémoire. Au reste, l'épée qui s'échappe de sa main, le casque, les riches brodequins, le manteau brodé, tout en un mot, fait allusion au sang illustre d'où tiroit son origine ce petit-fils de héros, ainsi qu'à la noble carrière à laquelle il étoit destiné.

Le goût de l'auteur de ce morceau, le sentiment du beau qui le guide ont su le préserver d'une faute dans laquelle plus d'un de nos artistes est tombé. Loin de rien enlever à l'attitude gracieuse du mourant, les traits de la mort n'ont pas même altéré les formes de son visage; il y règne une expression douce et touchante qui relève l'intérêt qu'on prend à une fin auſſi prématurée. Ce n'est pas le sentiment de la douleur qu'on lit sur ce beau front, c'est un léger sourire qui semble reposer sur ses lèvres; c'est le dernier rayon du soleil qui, se plongeant dans l'Océan, nous annonce un plus beau jour pour le lendemain. C'est le lan-

gage éloquent de l'espérance, nous consolant de la vélocité du tems par la perspective de l'éternité. La figure, de grandeur plus que naturelle, est travaillée avec cette harmonie, cette délicatesse, et, en même tems, cette précision caractéristique, dans chacune de ses parties, ainsi que dans leur ensemble, qu'on n'admire que dans les ouvrages classiques de l'antiquité. La draperie a tout le mérite de la simplicité et d'une distribution bien entendue.

Atropos, comme l'aînée de trois soeurs, est représentée seule sous les traits de la vieillesse. Ses deux cadettes paroissent jeunes en comparaison d'elle. Leurs formes, leurs draperies sont agréables, leurs figures graves et sérieuses.

L'auteur rentré dans sa patrie après un long séjour à Rome et dans l'Italie, composa ce morceau dans le cours des années 1788 — 1790. C'étoit, de la manière la plus brillante et la plus honorable, rendre compte de l'emploi précieux qu'il y avoit fait de son tems et de ses talens. Cet ouvrage a jeté les premiers fondemens d'une gloire à laquelle l'artiste ajoute tous les jours, mais dont l'envie de ses rivaux est l'apanage inséparable.

87-B6573 v.3

Suite de la Notice des tableaux qui se trouvent dans le magasin de la librairie du roi, à Berlin, unter den Linden No. 34.

Minerve, Apollon et quatre Muſes ſur un gazon émaillé de fleurs au milieu d'une belle forêt. Apollon debout à la droite (du spectateur) joue du violon; Minerve à gauche également debout, le casque en tête, tenant ſa lance d'une main et appuyée de l'autre sur son bouclier, paroit vouloir juger du progrès de ses leçons; les Muses assises occupent le milieu du tableau: elles sont dans l'admiration des talens du Dieu. Ce tableau peint sur bois de 24 pouces de haut et 20 de large vient d'un cabinet où il tenoit une première place ſous le nom de Jules Romain. On ne peut contester ni ſon ancienneté ni son originalité; il n'en est pas moins frais de coloris et de l'effet le plus séduisant. Toutes les figures ſont belles, gracieuſes et bien caractérisées.

N. S. et la Samaritaine. Beau tableau de l'école italienne sur toile de 38 p. de haut et 46 de large, fig. grandeur de petite nature, d'une belle expression et d'une grande vérité. Il est signé du monogramme N. V. F.

Agar et Ismael, couchés au bord d'une forêt. Un ange vient indiquer une source à cette mère désolée. Les figures sont de grandeur de petite nature: l'enfant expirant n'a rien de hideux; Agar eſt une belle femme dont le visage exprime de la manière la mieux caractérisée le passage d'une douleur extrême à l'espoir consolateur. Les draperies ſont traitées comme sous le pinceau du dominicain. Ce tableau capital peint sur toile de 47 pouces de h. et 65 de l. vient de la collection de Mr. Gotschowski qui l'a atribué à Carle Maratte dans son catalogue imprimé.

Un manège, riche composition de la plus vigoureuse couleur de Philippe Wouvermans, sur toile de $17\frac{1}{2}$ pouces de h. et 15 p. de l. Un piqueur sur un cheval bai-brun parle à son camarade prêt à monter sur un beau cheval blanc. Le maître du manège semble leur donner des ordres. Ce groupe forme le milieu du tableau que remplissent des spectateurs à pied et à cheval dans un beau paysage.

Paysage de l'effet le plus séduisant. Sur un grand chemin au bas de roches élévées, sont des voyageurs, à pied et à cheval, éclairés par un coup de lumière, d'autres se reposant

à l'ombre. Ce joli tableau d'Asselin est peint sur toile de 20 pouces de h. et 25 de l.

Deux pendans; vaches et moutons gardés par leurs bergers, dans un beau paysage, tableaux fins, du coloris le plus frais et le plus agréable, dignes du pinceau de N. Berghem; ils sont de son élève Zolemacher, sur bois de 9 pouces de h. et 12 de l.

Une voute sous des rochers laisse appercevoir la perspective d'un paysage étendu. Sur le premier plan sont quelques jolies figures. Ce tableau d'un effet piquant et d'un coloris chaud est peint par Dav. Teniers sur bois de 6 pouces de h. et 10 de large.

Paysage montagneux et boisé avec des voyageurs; tableau d'un effet chaud et d'une parfaite conservation, de R. de Vries, émule de Ruysdael, sur toile de 16 pouces de h. et 20½ de l.

Vue d'un village traversé par un grand chemin, tableau fin et d'un effet piquant par le même maître, sur toile de 20¼ pouces de haut et 24 de large.

Vue de dunes de Scheveling en Hollande. Sur le devant on voit un homme debout parlant à une femme assise qui tient un panier sur ses genoux, et ayant un chien auprès d'elle: plus loin un pâtre conduit trois boeufs. Ce petit tableau, de l'effet le plus vrai et le plus frappant, est de Woenix, sur toile de 16 pouces de h. et 23 de l. Les figures sont aussi belles que si elles étoient sorties du pinceau de Both.

Le portrait du moine Ger. Seghers, peint par lui-même en médaillon, entouré de guirlandes de fleurs, tableau d'une vérité frappante et d'une belle couleur, sur toile de 21 pouces de h. et 16½ de large.

Le pape en litière, accompagné d'un nombreux cortège, traverse une vallée pour se rendre à une maison de campagne située sur une hauteur. Tel est le sujet que Lingelbach a exécuté avec toute la finesse de touche et l'expression qu'il donnoit à ses figures, dans un beau paysage très pittoresque, du célèbre Rogmans. Tableau sur toile de 47 pouces de h. et 57 de large.

Le grand électeur de Brandebourg, son épouse et ses enfans, comp de 9 figures qui paroissent fort ressemblantes et avec toute la vérité du costume. Tableau d'un coloris frais et brillant que l'on croit de Netscher, mais qui est au moins de l'un de ses meilleurs élèves, sur toile de 47 pouces de haut et 57 de large.

TABLETTES
D'UN AMATEUR DES ARTS

CONTENANT LA GRAVURE AU TRAIT DES PRINCIPAUX OUVRAGES DE PEINTURE ET DE SCULPTURE QUI SE TROUVENT EN ALLEMAGNE,

AVEC LEUR DESCRIPTION PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

RECUEIL POUVANT FAIRE SUITE AU MANUEL DU MUSEUM, AUX ANNALES DU MUSÉE FRANÇOIS ET COMPLETTER TOUS LES OUVRAGES PUBLIÉS AVEC LE MÊME OBJET DANS LE MÊME FORMAT.

Dédié à S. A. R. Monseigneur le Prince HENRI DE PRUSSE.

QUATRIÈME LIVRAISON. 12 Gr.

PROSPECTUS.

Différens recueils de gravures font connaître aux amateurs les principaux morceaux qui enrichissent les dépôts publics et font leur célébrité. Tel n'est pas notre unique but. Les cabinets particuliers recelent un grand nombre de précieux ouvrages qui sont perdus pour tout autre que pour leurs possesseurs; la plûpart des tableaux que les derniers événemens ont répandus dans le public restent inconnus dans les magazins des spéculateurs. Il est aussi utile à ceux-ci qu'il deviendra agréable aux amateurs de retirer les uns et les autres de l'obscurité. C'est l'un des principaux objets de l'ouvrage que nous entreprenons; il ne doit avoir d'autre mérite que son utilité. On n'y trouvera ni la recherche du stile, ni l'élégance du burin; mais il indiquera aux amateurs des arts ce qu'ils peuvent voir chez ceux qui partagent leurs goûts ou qui s'occupent de les satisfaire.

Nous avons déjà rassemblé un nombre de dessins intéressans, et faisant un commerce considé-

St. Paterne N 7510 S15 v.4

rable en ce genre, nous avons trouvé dans notre magazin même les sujets de nos premiers travaux. Nous les puiserons dans les autres collections aussitôt que nous aurons reçu des propriétaires la permission d'annoncer ce qui orne leurs cabinets ou ce qu'ils ont à vendre. Nous insérerons avec reconnoissance dans notre recueil les eaux fortes dont ils voudront bien nous faire passer les planches accompagnées d'une description. *Nous ne ferons cependant usage que de ce qui nous paraîtra digne d'occuper une place dans le portefeuille des vrais amateurs, et nous ne nous permettrons de porter aucun jugement que lorsque nous croirons pouvoir le garantir d'après notre propre examen ou sur le témoignage de connaisseurs justement estimés.*

Chaque cahier se vend séparement. Il contiendra au moins 4 *eaux-fortes et le texte nécessaire à une description raisonnée et suffisante sans être prolixe. Les quatre premières livraisons paroissent et se trouvent*

in der Königlichen Hof-Buch- und Kunsthandlung unter den Linden No. 34 *à Berlin;*

chez MM. J. *et* J. Boydell *à Londres.*

chez MM. Treuttel *et* Würz, *et MM.* Levrault, Schoell et Comp. *à Paris*

et chez les principaux libraires de l'Europe.

On peut souscrire pour 12 *cahiers en payant d'avance*

4 Rthlr. *l'exemplaire en papier ordinaire.*

12 Rthlr. *l'exemplaire en grand papier velin.*

Berlin, le 30 *avril* 1803.

L'éditeur des Tablettes d'un amateur des arts,
unter den Linden N. 34.

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

L'ÉDUCATION DE JUPITER.

Tableau sur toile, de 3 pieds 2 pouces de hauteur, sur 4 pieds 2 pouces de largeur,

par Le Poussin.

De la galerie du château royal à Berlin.

Annoncer un tableau du Poussin, qu'on a appelé le peintre des gens d'esprit, c'est promettre une jouissance à la classe des amateurs d'un goût délicat. Il faut en effet appartenir à cette classe ou à celle des artistes connoisseurs, pour apprécier cet ouvrage. Il ne brille point par le coloris, il ne frappe point par la grandeur et la multitude des figures, par le bruit et le mouvement qui l'animent. C'est une scène champêtre et tranquille. Ce sont les soins domestiques rendus à l'enfance qu'on aime à voir entre les mains de ces êtres doux et sensibles, à qui nous devons les plaisirs du bel âge et qui nous ouvrent et ferment successivement les portes de l'aurore et du couchant de la vie. C'est l'éducation du jeune fils de Saturne sur le mont Ida, dans l'île de Crête. On sait que ce vieux prince, soupçonneux, comme on l'est ordinairement à son âge et quand on croit aux oracles, avoit condamné le nouveau né à la mort, mais que Rhéa, son épouse, sauva sa tendre progéniture, en la confiant à deux nymphes de l'île de Crête, Amalthée et Mélissa. Celles-ci l'élevèrent avec du lait et du miel. Le berger vient de traire la chèvre nourricière. L'une des soeurs, tenant le vase d'une main, abreuve le petit Dieu appuyé sur ses genoux. La joie brille dans son

regard en le voyant savourer avidement la bienfaisante liqueur. Avec quelle sollicitude, avec quel amour, elle enlace son élève du même bras dont elle soutient le bas du vase! L'autre nymphe, tenant de ses doigts délicats une plate vaisselle, reçoit le miel qui découle d'une ruche, autour de laquelle voltigent les abeilles. Voilà la fable.

Les attitudes des 5 figures sont aussi simples que le sujet; des contrastes sans recherche, des jets de lumière et d'ombre, tels que les montre la nature. Malgré cette simplicité, avec quel avantage la nymphe supérieure n'offre-t-elle pas ce profil grec si pur du visage, cette taille élégante, dont sa tunique caresse si bien les formes, ces bras arrondis par l'amour, cette coeffure champêtre et sans prétention, et cependant si heureuse, cette blonde chevelure, si convenable au svelte et à toute la délicatesse de sa personne? La figure inférieure plus forte, a les formes rondes, le visage plus plein, la chevelure d'une couleur plus foncée.

Le ton de brique, qu'on retrouve dans presque toutes les carnations de ce maître, (le seul reproche important qu'on puisse lui faire) convient ici parfaitement à ce berger, brûlé par les feux du soleil. Dessiné et posé comme une académie, il a, l'on ne sait trop pourquoi, la physionomie d'un Faune, qui regarde avec des yeux de complaisance, la belle nourrice plutôt que l'enfant. Au reste il n'est Faune, ni par les pieds, ni par le front, qui au lieu de petites cornes, est couronné de lierre.

Quant aux draperies, le tissu blanc et léger qui couvre négligemment la première nymphe, permet

cette multitude de plis, qu'on critique quelquefois dans Le Poussin. Le jaune brillant, qui se marie si bien au bleu du vêtement de l'autre figure, offre une étoffe plus solide et aussi moins plissée.

Les accessoires sont choisis et rendus avec l'intelligence ordinaire à ce grand peintre. Le vieux chêne qui figure dans le paysage, est l'arbre consacré à Jupiter, selon les uns, parce qu'il apprit le premier aux hommes à manger du gland (il auroit pu leur apprendre autre chose) et selon les autres parce que le bois de cet arbre indique la force, l'attribut du premier des Dieux. Le miel de l'île de Crête étoit renommé, surtout parce qu'il avoit l'odeur du thym et du serpolet. Vous reconnoissez ces charmantes petites plantes, sur le devant du tableau.

La draperie à fleurs ou broderie d'or jetée entre le berger et la nymphe, et sur un pan de laquelle celle-ci s'appuie, indique tout à la fois la haute naissance du jeune nourrisson et celle des deux soeurs, qui étoient filles du roi de Crête. L'île est indiquée par un bras de mer et par des montagnes qui fuient dans le lointain à l'extrêmité de l'horizon.

On demandera peut-être, pourquoi ces abeilles voltigeantes en foule autour des deux ruches, ne s'attaquent point à la nymphe téméraire, qui pille leur trésor; elles qui sont d'ordinaire si peu endurantes. Cette indulgence étoit-elle un attribut particulier aux abeilles de la Crête, ou est-ce un effet de cet esprit divin que Virgile leur prête dans ses bucoliques? Craignent-elles d'enlaidir la charmante nourrice, par leurs piquures, ou d'offenser un Dieu enfant qui portera un jour la foudre dans ses mains? On désireroit

peut-être aussi un jeune chêne, qui annonçât la puissance future du nourrisson, au lieu de ce vieil arbre ébranché qui n'offre que la caducité: image repoussante dans un pareil sujet.

Au reste ce tableau étoit tout entier dans la tête de l'artiste. Il l'a soufflé pour ainsi dire sur la toile d'un seul jet. Rien de tatonné, rien de heurté, la touche est pure et vierge comme ses nymphes. Il y a si peu de couleur, qu'on apperçoit presque partout les fils de la toile, en l'examinant de près.

Le Poussin, auquel on a donné le titre de Raphael françois, étudia sous des maîtres médiocres et acheva de se former en Italie. De retour en France Louis XIII le nomma son premier peintre. On l'avoit chargé de décorer la galerie du Louvre, mais ayant été traversé par des artistes envieux plus intriguans que lui, il retourna à Rome. C'est là qu'il acquit ce goût pour l'antique qui est si sensible dans ses tableaux, qu'on lui en fait quelquefois un reproche. Quoiqu'il en soit de cette critique, il passera toujours pour le plus grand dessinateur de l'école françoise, et on peut le comparer aux plus célèbres artistes de l'Italie.

Il mourut à Rome en 1665 à 69 ans.

van Dyk pinx. Pesdrke sc.

LA SAINTE GÉNÉALOGIE.

Tableau sur toile, de 3 pieds 9 pouces de hauteur, sur 4 pieds 6 pouces de largeur.

par Vandyck.

De la galerie du château royal à Berlin.

C'est une tâche assez difficile que celle de rendre compte de certains tableaux historiques ou allégoriques, lorsque la tradition ou d'autres sources ne nous fournissent rien sur les intentions de l'artiste. D'ailleurs les plus grands maîtres ont été souvent soumis aux caprices et même à l'ignorance des riches amateurs, qui sollicitoient des productions de leur art. De là ces anacronismes quelquefois ridicules ou ces violations de costume et de convenances qu'il faut bien se garder de mettre sur le compte des artistes distingués. L'ouvrage que nous avons sous les yeux offre une de ces bizarreries. C'est un tour de force en fait de généalogie. Cinq personnages représentent une descendance de générations qui remplissent l'espace de 4000 ans. Adam et Eve, le prophète roi, Marie et son fils sont tout étonnés de se trouver rassemblés dans un même lieu. Il en est à-peu-près de pareils tableaux, comme de ces dialogues des morts de nos auteurs modernes, où des personnages séparés l'un de l'autre par des siècles et des climats différens, conversent familièrement ensemble, comme citoyens d'un même pays.

La bible nous apprend qu'il avoit été annoncé à Abraham, qu'il naîtroit de sa race un dieu-homme

qui racheteroit le genre humain, des peines dues au crime du premier mortel. La même promesse avoit été réitérée à David, qui descendoit de ce patriarche. La prophétie s'accomplit et le rédempteur paroît dans la personne du Christ.

Le peintre a représenté ici la mère commune des hommes, qui, d'un air suppliant et repentant, vient témoigner au divin fils de Marie le regret qu'elle éprouve d'avoir nécessité par sa faute la venue du Messie, destiné à une mort honteuse. L'artiste a résolu ici un problême d'une grande difficulté. Par une adresse merveilleuse il a su exprimer à la fois et le repentir et la joie, que la pénitente éprouve, en voyant le sauveur de sa postérité. Marie d'un regard doux et compatissant accueille la repentante avec une sorte de dignité. Jésus a tous les charmes et la naïveté de l'enfance. Ce n'est point un idéal divin, comme ceux qui sont sortis du pinceau de Raphael; mais ce n'est pas non plus un enfant ordinaire. Le sourire va éclore sur ses lèvres, au moment où il est repoussé par l'apparition de la figure rébarbative d'Adam; aussi recule-t-il en cherchant un appui sur l'épaule et la draperie de sa mère. Le père commun des hommes, qui porte en effet la physionomie la plus commune, ressemble à un sauvage des îles du Sud, avec son teint bazané, son oeil noir et perçant, son regard presque farouche et son costume de Nomade. Cependant ce même regard est interrogeant et semble dire: Est-ce bien là celui qui doit racheter le genre humain?

Le roi, la couronne sur la tête, en grand costume oriental, se trouve à la porte. Mais il ne s'apperçoit pas du manque d'étiquette: il est tout entier à son

objet. Son oeil pétille de plaisir; il dévore ce couple chéri qu'il attendoit depuis si long-tems. Sa foi robuste ne lui permet pas le moindre doute sur l'extraction du nouveau né et sur l'objet de sa mission. C'est un beau vieillard d'un coloris chaud, barbe et chevelure soigneusement traitées. Cependant c'est une tête de l'ancien Testament, une physionomie judaïque, absolument convenable au sujet et qui n'a aucun rapport avec les formes grecques. Les traits de la blonde pêcheresse portent un caractère bien différent que ceux du prophète. Le caractère distinctif du peuple hébreu n'étoit pas encore prononcé de son tems; il n'avoit point encore ce cachet ineffaçable au tems et à l'espace. Il y a de la grâce et un certain charme dans son attitude, sans pourtant qu'elle soit belle femme. La Vierge, par la hauteur de sa taille, ses grands yeux demi voilés, donne des réminiscences d'une plus grande beauté. On croit lire dans ses traits un pressentiment mélancolique des douleurs auxquelles sa tendresse maternelle est réservée.

En général ce tableau est admirable pour le coloris. Les teintes de l'enfant surtout sont d'une fraîcheur et d'une harmonie inimitables. Les extrêmités sont soignées, comme dans les plus beaux portraits de ce maître, surtout les mains de Marie et celle que la pêcheresse pose sur son sein.

On trouvera peut-être qu'il y a de la manière dans les plis du manteau qui couvre les genoux de la Vierge: on croit voir une épaisse couverture. S'il y a de la roideur dans le grossier drap blanc, qui semble meurtrir lex formes moëlleuses d'Eve, c'est sans doute parce qu'il habille la femme d'une espèce de

sauvage. Les cheveux qui caressent son col, au lieu d'être blonds comme ceux de la tête, sont devenus blancs et ressemblent un peu à de la filasse.

L'on se demande aussi, si les moustaches datent de la création du monde, en les voyant renforcer la sauvagerie, qui est déjà empreinte dans tous les traits d'Adam. *Sed ubi plura nitent, non ego paucis offendar...* Ce tableau, malgré l'insolite du sujet, figurera toujours parmi les morceaux capitaux du premier élève de Rubens.

Vandyck fut d'abord à l'école de van Balen où la rapidité de ses succès annonça de bonne heure son talent. Disciple ensuite de Rubens, ce peintre célèbre après l'avoir employé à peindre à ses propres tableaux commença à le jalouser. Le jeune Vandyck alla se perfectionner en Italie, et l'on remarque dans ses ouvrages, qu'il y avoit étudié la grande maniére de dessin de cette école. Il a plus travaillé dans le portrait, où il réussissoit supérieurement, que dans le genre historique; c'est ce qui lui a mérité le surnom de roi du portrait. Etant passé en Angleterre il y fit une fortune brillante, et Charles I le combla de ses bienfaits. Il épousa même à Londres la fille du lord comte de Gower. On ne sauroit rendre la nature avec plus de grâce d'esprit et de noblesse et en même tems avec plus de vérité que Vandyck ne l'a fait dans ses portraits. Son pinceau en général est plus pur et plus coulant que celui de son maître; il a donné plus de fraîcheur à ses carnations et plus d'élégance à son dessin.

Cet habile artiste mourut à Londres en 1642, dans la force de son âge, étant né à Anvers eu 1599.

Helena und Paris

PARIS ET HELENE.

Tableau sur toile,

par M. Hetsch,

professeur et peintre d'histoire attaché au duc de Wurtemberg.

Les figures sont dans la proportion que Le Poussin a le plus ordinairement adoptée. Mr. Hetsch vint à Berlin durant l'été 1801 et il y exécuta ce tableau. Le sujet est Pâris qui cherche à calmer par les doux sons de sa lire, les chagrins d'Hélene sa bien-aimée. Il a réussi, elle est émue et elle flatte doucement de la main le beau musicien.

Les peintres font ordinairement une ébauche de leurs tableaux, avant de l'exécuter; c'est ce que n'a point fait l'auteur de celui-ci, pour ne pas laisser, dit-il, réfroidir son feu dans la composition de l'esquisse. Toujours imitateur du Poussin il a modélé en terre deux manequins, pour y adapter les draperies, mais il a peint les parties nues d'après nature Aussi ne s'élève-t-il pas au-dessus de la nature dans les carnations et les formes de ses figures, non plus que dans le jet des vêtemens. On ne niera point qu'il ne connoisse les vrais procédés, nécessaires à la confection d'un bon tableau. Il possède ce qu'on appelle style: ordonnance réfléchie, exacte observation du costume, dans la coeffure, la chaussure et la draperie, de même que dans l'architecture et l'ameublement. Rien de tout cela n'est négligé, et tout est exécuté avec soin, avec goût C'est ce qui donne à la plupart des ouvrages des peintres modernes quelque chose d'impo-

sant et de précieux. La nouvelle école françoise surtout attache une grande importance aux meubles à l'antique. C'est une attention très louable, quand elle ne fait pas négliger l'essentiel, c'est-à-dire ce qui constitue l'âme, la vie et la véritable expression des figures. Par exemple l'intention de l'auteur étoit de donner à Paris une tête dans le style grec, d'après un plâtre ou une réminiscence quelconque; on prétend qu'il n'y a pas réussi. Il est vrai de dire que d'habiles artistes pensent qu'en représentant un visage d'après un bel original vivant, il n'est pas possible de suivre à la rigueur cette ligne de l'idéal grec, et qu'alors une telle figure n'en est que plus parlante, plus animée.

Les carnations du prince troyen sont rouges et froides, et les cheveux très blonds d'Helene demandoient plus de transparence et d'éclat dans le ton de la chair. Cependant les couleurs dans l'ensemble du tableau sont choisies et dégradées avec beaucoup d'intelligence. Le fond de l'architecture gris cendré, le rideau verd-foncé, la boiserie du lit d'un jaune doré, la robe blanche d'Helene, le violet de son manteau, le pourpre de celui de Paris, tous ces détails sont en très belle harmonie entr'eux. Les deux manteaux sont de toute beauté. La princesse tourne avec beaucoup de grâce sa belle tête vers son amant, mais la main dont elle le caresse, paroît manquée, et le bras droit un peu court. D'aussi légères imperfections n'empêchent pas que ce tableau ne soit très agréable et ne place son auteur parmi les habiles peintres qui font honneur à leur patrie. Aussi l'académie de Berlin rendant hommage à son mérite, l'a-t-elle admis au nombre

de ses membres. Elle a donné à son tableau une place dans sa galerie et a gratifié l'artiste d'une somme de 300 écus pour les frais de son voyage.

Mr. Freidhof, déjà si avantageusement connu par ses ouvrages en manière noire, dont une partie a été exécutée pour la société chalcographique de Dessau, a également copié celui-ci d'une façon qui lui fait honneur.

On n'a pu rendre dans l'eau forte ci-jointe l'aimable expression de tendresse qui anime les traits d'Helene dans l'original.

D'autres tableaux estimés ont déjà rendu l'auteur de cette charmante production célèbre dans le cercle de Souabe et dans plusieurs autres parties de l'Allemagne. On peut entr'autres citer Tullie et le corps de son père roi de Rome. — La générosité qui récompense le génie. — Julius Sabinus devant l'empereur Vespasien; tableau qui a été très bien gravé par Leybold, élève du célèbre Muller de Stuttgard.

Mr. Hetsch a aussi peint plusieurs plafonds historiques, qu'on admire au château de Hohenheim, maison de campagne des ducs de Wurtemberg, dans une situation magnifique.

Elève de Guibal, peintre d'histoire françois, Mr. Hetsch a vécu plusieurs années sur le sol classique des beaux arts. Les chefs-d'oeuvre de Rome, de Florence, de Bologne, ont électrisé son génie. Il a travaillé ensuite à Vienne et à Paris.

Un de ses élèves, le jeune Hartmann, fait déjà honneur aux leçons d'un maître qui joint une riche théorie à une grande facilité de pratique. Il a remporté le prix de dessin proposé par l'académie de

Weimar (la petite Athènes de l'Allemagne) par un dessin, connu sous le nom d'Eros et d'Antéros. On le trouve en tête du recueil de la Gazette littéraire de Jéna, Janvier 1803.

MONIME.

Tableau sur toile, de 4 p. $8\frac{1}{2}$ p. de h., sur 5 p. $4\frac{1}{2}$ p. de large,

par Salomon Coning.

La beauté n'est souvent qu'un présent funeste: elle empoisonne souvent la vie, elle en abrège quelquefois la durée.

Ce tableau représente la belle et infortunée Monime, objet de l'amour le plus effréné de Mithridate et de sa plus implacable jalousie. Ce grand capitaine, après avoir été défait par Lucullus et par Pompée, se donna la mort prés du Bosphore cimmerien; et ordonna aupararavant à Bacchide, un de ses eunuques, de faire périr toutes ses femmes, et particulièrement Monime qu'il aimoit le plus, et qu'il soupçonnoit d'aimer un de ses fils.

Il paroit que le peintre a suivi l'allure que Racine a adoptée, en lui faisant terminer sa vie par le poison.

Le visage de cette malheureuse princesse est noble et touchant; le caractère de sa figure est calme et résigné; le ton des chairs est d'une fraîcheur admirable: c'est un belle femme à qui la douleur n'ôte rien de ses charmes... elle lui en prête. Le costume est d'une vérité parfaite et toute l'attitude est grande et naturelle. — A côté d'elle est sa nourrice qui paroit absorbée par ce coup imprévu. Sa douleur ressemble à celle d'une personne qui n'a pas encore eu le tems de la laisser éclater. Cette figure a toute l'expression de l'antique, le faire en est mâle, et la nature, jusques dans les plus petits détails de l'habillement, semble

avoir été prise sur le fait. — Derrière elle est l'officier chargé de la garde de Monime; il paroit consterné, il découvre la coupe qui renferme le poison; il représente un homme touché par les charmes, par les vertus, par la douceur de sa captive.

L'Eunuque a dans les traits quelque chose d'ironiquement barbare: il observe les regards de la reine, et cherche à lire dans ses yeux l'émotion que produit sur elle ce triste message. C'est un de ces visages méchans qui décèlent une méchante âme; il qui ne cherche pas même à dissimuler l'espèce d'indifférence, je dirois presque de plaisir, que lui cause la commission dont il est chargé.

L'ensemble de ce tableau offre une grande ordonnance, une grande richesse dans les détails; l'artiste y a déployé une connoissance des plus grands modèles, et peut lui-même en servir.

Les grandes compositions de Salomon Coning se voyent rarement dans les cabinets. Il a particulièrement travaillé pour le roi de Danemarc et pour la cour de Portugal. L'un de ses tableaux tient une place distinguée dans le Musée national de France, et il est gravé dans la sixième livraison du bel ouvrage de M. Robillard. Coning né à Amsterdam en 1609 étoit dès l'année 1630 membre de la société des peintres de cette ville. Contemporain de Rembrant, il a été son émule pour l'expression de ses figures et dans la recherche des effets d'un coloris vigoureux. Rembrant ne regretteroit pas que l'on attribuât à son pinceau quelques-unes des têtes du tableau que nous annonçons et qui se trouve dans le magazin de la librairie du roi à Berlin.

Recueil d'estampes depuis la naissance de l'art jusqu'à nos jours,

rangées par ordre chronologique des graveurs des quatre écoles: allemande, italienne, des Pays-bas et française.

En 84 volumes et portefeuilles.

On a ordinairement pris pour base, dans l'arrangement des collections d'estampes, les noms des peintres dont la gravure a reproduit les ouvrages, comme si ce dernier art n'avoit pas un mérite propre qui le rend indépendant de tous les autres. Un graveur qui fait une belle estampe d'après un tableau médiocre, et cet exemple est fréquent, ne peut pas plus être regardé comme un simple copiste, qu'un poéte qui récite en vers les actions que l'histoire a transmises. Dans un syſtème bibliographique on ne placera pas la Henriade au rang des compilations historiques.

Il résulte de la classification des estampes, d'après les noms des peintres, une bigarrure et un mélange souvent ridicule et toujours inutile à l'étude et à l'histoire de l'art, de bonnes et de mauvaises gravures faites d'après le même tableau ou d'après les ouvrages du même peintre.

Il y a d'ailleurs un nombre d'ouvrages de graveurs, auxquels on ne connoît point d'originaux, soit qu'ils n'aient pas été conservés, soit que le graveur ait créé lui-même le sujet qu'il a traité.

Un autre motif a dirigé la classification du recueil que nous annonçons. Il doit donner l'histoire exacte et complète de la gravure depuis sa naissance, et con-

séquemment renfermer des ouvrages de tous les graveurs connus, dans les différens genres sur lesquels ils ont éxercé leur talent. Cette collection est à très peu près complète sous ce point de vue. Elle a l'avantage de remplir un objet satisfaisant pour l'étude, et de former un monument historique entier de l'art de la gravure, sans être au-dessus des moyens d'un amateur, comme celles qui jusqu'ici, ont seules mérité d'être citées. Elle est composée de 11 à 12000 pièces parmi lesquelles se trouvent un nombre des anciennes gravures les plus rares, et environ 6000 anonymes et portraits. Il est facile de concevoir qu'il a fallu, pour former ce choix systématique, faire des acquisitions beaucoup plus considérables, et qu'il n'a pu résulter que de recherches pénibles pendant un nombre d'années.

Cette collection fait partie du magazin de la librairie du roi à Berlin. On sait que la sphére de cet établissement renferme également les productions des arts et tout ce qui a rapport à la littérature. Sa collection de tableaux de grands maîtres et d'estampes anciennes et modernes, n'est pas moins digne de l'attention des étrangers, que son assortissement en éditions précieuses et en ouvrages courans.

87-86573 v 4

Suite de la Notice des tableaux qui se trouvent dans le magasin de la librairie du roi, à Berlin, unter den Linden No. 34.

Minerve, Apollon et quatre Muſes ſur un gazon émaillé de fleurs au milieu d'une belle forêt. Apollon debout à la droite (du spectateur) joue du violon; Minerve à gauche également debout, le casque en tête, tenant ſa lance d'une main et appuyée de l'autre sur son bouclier, paroit vouloir juger du progrès de ses leçons; les Muses assises occupent le milieu du tableau: elles sont dans l'admiration des talens du Dieu. Ce tableau peint sur bois de 24 pouces de haut et 20 de large vient d'un cabinet où il tenoit une première place sous le nom de Jules Romain. On ne peut contester ni son ancienneté ni son originalité; il n'en est pas moins frais de coloris et de l'effet le plus séduisant. Toutes les figures sont belles, gracieuſes et bien caractérisées.

N. S. et la Samaritaine. Beau tableau de l'école italienne sur toile de 38 p. de haut et 46 de large, fig. grandeur de petite nature, d'une belle expression et d'une grande vérité. Il est signé du monogramme N. V. F.

Agar et Ismael, couchés au bord d'une forêt. Un ange vient indiquer une source à cette mère désolée. Les figures sont de grandeur de petite nature: l'enfant expirant n'a rien de hideux; Agar eſt une belle femme dont le visage exprime de la manière la mieux caractérisée le passage d'une douleur extrême à l'espoir consolateur. Les draperies sont traitées comme sous le pinceau du dominicain. Ce tableau capital peint sur toile de 47 pouces de h. et 65 de l. vient de la collection de Mr. Gotschowski qui l'a atribué à Carle Maratte dans son catalogue imprimé.

Un manège, riche composition de la plus vigoureuse couleur de Philippe Wouvermans, sur toile de $17\frac{1}{2}$ pouces de h. et 15 p. de l. Un piqueur sur un cheval bai-brun parle à son camarade prêt à monter sur un beau cheval blanc. Le maître du manège semble leur donner des ordres. Ce groupe forme le milieu du tableau que remplissent des spectateurs à pied et à cheval dans un beau paysage.

Paysage de l'effet le plus séduisant. Sur un grand chemin au bas de roches élévées, sont des voyageurs, à pied et à cheval, éclairés par un coup de lumière, d'autres se reposant

à l'ombre. Ce joli tableau d'Asselin est peint sur toile de 20 pouces de h. et 25 de l.

Deux pendans; vaches et moutons gardés par leurs bergers, dans un beau paysage, tableaux fins, du coloris le plus frais et le plus agréable, dignes du pinceau de N. Berghem; ils sont de son élève Zolemacher, sur bois de 9 pouces de h. et 12 de l.

Une voute sous des rochers laisse appercevoir la perspective d'un paysage étendu. Sur le premier plan sont quelques jolies figures. Ce tableau d'un effet piquant et d'un coloris chaud est peint par Dav. Teniers sur bois de 6 pouces de h. et 10 de large.

Paysage montagneux et boisé avec des voyageurs; tableau d'un effet chaud et d'une parfaite conservation, de R. de Vries, émule de Ruysdael, sur toile de 16 pouces de h. et 20½ de l.

Vue d'un village traversé par un grand chemin, tableau fin et d'un effet piquant par le même maître, sur toile de 20¼ pouces de haut et 24 de large.

Vue de dunes de Scheveling en Hollande. Sur le devant on voit un homme debout parlant à une femme assise qui tient un panier sur ses genoux, et ayant un chien auprès d'elle: plus loin un pâtre conduit trois boeufs. Ce petit tableau, de l'effet le plus vrai et le plus frappant, est de Woenix, sur toile de 16 pouces de h. et 23 de l. Les figures sont aussi belles que si elles étoient sorties du pinceau de Both.

Le portrait du moine Ger. Seghers, peint par lui-même en médaillon, entouré de guirlandes de fleurs, tableau d'une vérité frappante et d'une belle couleur, sur toile de 21 pouces de h. et 15½ de large.

Le pape en litière, accompagné d'un nombreux cortège, traverse une vallée pour se rendre à une maison de campagne située sur une hauteur. Tel est le sujet que Lingelbach a exécuté avec toute la finesse de touche et l'expression qu'il donnoit à ses figures, dans un beau paysage très pittoresque, du célèbre Rogmans. Tableau sur toile de 47 pouces de h. et 57 de large.

Le grand électeur de Brandebourg, son épouse et ses enfans, comp de 9 figures qui paroissent fort ressemblantes et avec toute la vérité du costume. Tableau d'un coloris frais et brillant que l'on croit de Netscher, mais qui est au moins de l'un de ses meilleurs élèves, sur toile de 47 pouces de haut et 57 de large.

TABLETTES
D'UN AMATEUR DES ARTS

CONTENANT LA GRAVURE AU TRAIT DES PRINCIPAUX OUVRAGES DE PEINTURE ET DE SCULPTURE QUI SE TROUVENT EN ALLEMAGNE,

AVEC LEUR DESCRIPTION PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

RECUEIL POUVANT FAIRE SUITE AU MANUEL DU MUSÉUM, AUX ANNALES DU MUSÉE FRANÇOIS ET COMPLÉTTER TOUS LES OUVRAGES PUBLIÉS AVEC LE MÊME OBJET DANS LE MÊME FORMAT.

Dédié à S. A. R. Monseigneur le Prince HENRI DE PRUSSE.

CINQUIÈME LIVRAISON. 12 Gr.

PROSPECTUS.

Différens recueils de gravures font connaître aux amateurs les principaux morceaux qui enrichissent les dépôts publics et font leur célébrité. Tel n'est pas notre unique but. Les cabinets particuliers recelent un grand nombre de précieux ouvrages qui sont perdus pour tout autre que pour leurs possesseurs; la plupart des tableaux que les derniers événemens ont répandus dans le public restent inconnus dans les magazins des spéculateurs. Il est aussi utile à ceux-ci qu'il deviendra agréable aux amateurs de retirer les uns et les autres de l'obscurité. C'est l'un des principaux objets de l'ouvrage que nous entreprenons; il ne doit avoir d'autre mérite que son utilité. On n'y trouvera ni la recherche du stile, ni l'élégance du burin; mais il indiquera aux amateurs des arts ce qu'ils peuvent voir chez ceux qui partagent leurs goûts ou qui s'occupent de les satisfaire.

Nous avons déjà rassemblé un nombre de dessins intéressans, et faisant un commerce considé-

St. Paterne N 7510 S15

rable en ce genre, nous avons trouvé dans notre magazin même les sujets de nos premiers travaux. Nous les puiserons dans les autres collections aussitôt que nous aurons reçu des propriétaires la permission d'annoncer ce qui orne leurs cabinets ou ce qu'ils ont à vendre. Nous insérerons avec reconnoissance dans notre recueil les eaux fortes dont ils voudront bien nous faire passer les planches accompagnées d'une description. *Nous ne ferons cependant usage que de ce qui nous paraîtra digne d'occuper une place dans le portefeuille des vrais amateurs, et nous ne nous permettrons de porter aucun jugement que lorsque nous croirons pouvoir le garantir d'après notre propre examen ou sur le témoignage de connaisseurs justement estimés.*

Chaque cahier se vend séparement. Il contiendra au moins 4 *eaux-fortes et le texte nécessaire à une description raisonnée et suffisante sans être prolixe. Les cinq premières livraisons paroissent et se trouvent*

in der Königlichen Hof-Buch- und Kunsthandlung unter den Linden No. 34 *à Berlin;*
chez MM. J. *et* J. Boydell *à Londres.*
chez MM. Treuttel *et* Würz, *et MM.* Levrault, Schoell et Comp. *à Paris*
et chez les principaux libraires de l'Europe.

On peut souscrire pour 12 *cahiers en payant d'avance*
4 Rthlr. *l'exemplaire en papier ordinaire.*
12 Rthlr. *l'exemplaire en grand papier-velin.*

Berlin, le 30 *avril* 1803.

L'éditeur des Tablettes d'un amateur des arts,
unter den Linden N. 34.

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

C. le Sueur pinx. J. Rugchowski fe. in.

SAINT BRUNO.

Tableau sur toile de 6 pieds 6 pouces de haut, et 4 pieds 6 pouces de large.

par Eustache Le Sueur.

de la galerie du château royal à Berlin.

Quel est l'être doué de quelque sensibilité, qui ne s'arrête involontairement à l'aspect de ce pieux Cénobite plongé dans la méditation? Quelle simplicité de pose! Quelle vérité dans l'ensemble et dans les détails! Qu'il est merveilleusement exprimé ce recueillement ascétique d'un homme isolé dans sa cellule, détaché du monde et de ses vanités. Elle est encore belle cette tête, dont les méplats et les joues tombantes annoncent la macération et l'austerité de régime du plus rigide de tous les ordres, celui des chartreux. Ce n'est point une de ces physionomies vulgaires, n'exprimant que l'ignorance et la superstition monacales. Elle est d'un grand caractère. Elle appartient au fondateur d'une société, qui connoit par expérience les égaremens du coeur humain, et qui réfléchit au systême de vie, convenable à ces hommes, fatigués des orages de la vie et ne soupirant qu'après le repos et un port assuré. Ce front chauve, non rasé, mais dépouillé par le tems, porte le cachet des adversités.

Le ton général du tableau concourt avec le petit nombre d'accessoires à isoler le personnage et à répandre autour de lui un silence solemnel et religieux. Pour tout meuble une tête de mort, une croix, deux livres, dont l'un est sans doute l'Evangile et l'autre l'i-

mitation et un tabouret. Un sablier ou clepsidre marque les heures, qui s'écoulent lentement, en attendant l'éternité. L'encrier et une plume lui servent à coucher par écrit la règle qu'il médite. Il n'est pas jusqu'à l'abandon et à la sauvagerie du jardin, qui ne contribuent à achever la pensée du peintre. Un arbrisseau sans feuilles, un arbre desséché et sans branches, tout peint l'oubli des choses d'ici-bas et la sublimité des contemplations du fervent solitaire. Pour ce qui est des contours des membres et de la draperie, ils ont coulé pour ainsi dire du pinceau de l'artiste, sans tâtonnement et sans effort. C'est en tout une figure pensée, sentie, que Raphael, le sublime Raphael n'eut sans doute fait aucune difficulté d'avouer. Le Sueur nâquit à Paris en 1617. Il étudia sous Vouet, qu'il surpassa bientôt par ses talens précoces. Ce savant artiste a eu cela de particulier que sans être jamais sorti de son pays, on trouve dans ses ouvrages un grand goût de dessin formé sur l'antique et d'après les plus grands peintres italiens. Né avec le génie des arts et le sentiment du beau, il lui suffit d'avoir étudié les morceaux précieux qui se trouvoient alors en France. On peut hazarder de dire que Le Sueur a atteint le sublime de son art. Il ne lui a manqué, pour être parfait, qu'un coloris plus brillant et plus vrai, avec une plus grande intelligence du clair-obscur. D'ailleurs il a fait passer dans ses tableaux la noble simplicité et les graces majestueuses, qui font le principal caractère de Raphael. Ses idées sont élevées; ses expressions admirables, ses attitudes bien contrastées. Ses draperies sont rendues avec un grand art, qui disparoît sous la facilité.

Le célebre Le Brun fut jaloux des rares qualités d'un rival si redoutable, et il empêcha qu'on lui rendît de son vivant toute la justice due à son mérite. Pour Le Sueur il avoit cette simplicité de caractère, cette candeur et cette exacte probité, qui ajoutent un si grand prix aux talens éminens. Les principaux ouvrages de cet artiste sont à Paris. Le plus considérable consiste dans la suite de tableaux qui ornoit jadis le cloitre des chartreux. Il eut encore cette ressemblance avec Raphael son modèle, qu'il mourut presqu'au même âge que ce peintre immortel, c'est-à-dire à 38 ans.

Dominichino pinx. C.W. de Haller del & fec 1804.

LE CHRIST AU TOMBEAU.

Tableau du Dominiquin placé dans la galerie du château royal à Berlin; sur toile de 5 p. de h. sur 4 p. 2 p. de large.

Au premier aspect de ce tableau, on est frappé des ombres fortes et noires qu'il présente, et du relief étonnant des figures. On est tenté de soupçonner un Caravage. Mais les beaux airs de tête, mais le coulant du pinceau, la correction et la pureté du dessin, rapellent le faire d'un maître moins ennemi du goût et des graces. C'est le propre des grands peintres de faire beaucoup d'effet avec peu de figures. Le Dominiquin n'a que très rarement fait des compositions chargées de personnages. Il auroit pu introduire ici les saintes femmes, qui furent présentes à l'ensevelissement du sauveur et multiplier le mouvement. Sûr de produire de l'effet, sans une foule d'acteurs, dans cette triste scène, il s'est borné à 5 figures apparentes; une sixième est presque noyée dans l'ombre. Les proportions sont de deux tiers de la nature. La pureté et la délicatesse des formes qu'offre le corps de l'Homme-Dieu, annoncent bien un être d'une nature supérieure. Les jambes surtout et les pieds sont dignes de servir de modèles. La main gauche, qui repose sur l'abdomen semble avoir été retouchée, et sa grosseur être en disproportion avec les autres membres. Toute l'habitude du corps présente bien l'abandon et l'affaissement d'un être inanimé et fatigué par les tourmens, mais il conserve pourtant cette rondeur et cette fermeté de chair, particulières à l'école italienne en général et qui convient si bien au sujet. La tête du ré-

dempteur n'est point défigurée comme celle d'un criminel. Il a l'air de sommeiller du sommeil du juste, avec la légere expression d'une souffrance déjà passée.

On partage la douleur de la mère, dont les traits foiblement altérés par l'affliction, ont cependant encore conservé de la noblesse et un je ne sais quoi de virginal. Ses yeux rougis par les pleurs qu'elle a versés, n'ont pas cessé d'être beaux. Elle étend une main vers le sein blessé de son fils, mais il y a de la sensibilité jusques dans les doigts délicats de cette main, qui de concert avec son coeur appréhende de toucher ce corps encore souffrant. Il n'a pas cessé de souffrir à ses yeux, parce que son affliction lui prête sa souffrance.

Madeleine, cette voluptueuse Madeleine, autrefois si attachée au monde et à ses voluptés, qui avoit ensuite mis tout son bonheur à être aux pieds de l'Homme-Dieu et à le servir, ne peut se consoler de sa perte, qu'en cherchant des consolations dans le ciel. Ses affections n'avoient déjà plus rien de terrestre, ce n'est que dans le séjour céleste qu'elle peut les fixer maintenant. C'est vers cet endroit qu'elle porte ses regards. Le pinceau du Dominiquin a créé quelquefois de ces têtes en extase, qui surpassent celle-ci en beauté, mais elles jouoient alors le premier rôle, et le caractère de cette figure devoit être subordonné à celui des deux premières.

La tête en raccourci de Joseph d'Arimathie, qui aide à mettre le Christ au tombeau est un petit chef-d'oeuvre. Les cheveux rares et blanchissant sur la convéxité de son crane, sa barbe touffue, qui dérobe à moitié au spectateur, la compassion dont il est animé,

pendant le pieux office dont il s'acquitte, la sainte ardeur avec laquelle il embrasse la partie inférieure du corps, font de ce personnage secondaire dans la scène, un objet encore très intéressant à contempler.

Quant à la figure, appelée Saint Jean et qui prend le Christ sous le bras, c'est bien l'apôtre chéri, par la partie inférieure de son corps et par son vêtement. Mais le visage qu'il nous présente semble ne point appartenir au reste du corps; il ouvre la bouche d'une manière désagréable, qui décèle plus la stupidité que la douleur. Il faut attribuer sans doute à quelque maladroit restaurateur une tête qui contraste si fortement avec celles qu'elle accompagne; car les couleurs du fond ont poussé et noirci, et certaines parties des figures ont été retouchées pour les rendre visibles. Telle entr'autres la main estropiée de la sixième figure, dont on aperçoit à peine le profil près du tombeau *). Le Christ même, tant tourmenté pendant sa vie, l'a encore été après sa mort. On lui a enlevé, en le restaurant, une partie des côtes qui sans doute étoient indiquées et dont la place n'offre presque plus que les fils de la toile.

Au reste il n'est pas étonnant que des tableaux souffrent et se détériorent dans des salles, destinées tantôt à des fêtes publiques, tantôt à des répetitions de ballets, où les vapeurs des bougies et des flambeaux, la poussière etc. agissent d'une manière absolument destructive, sur les merveilieuses productions de l'art.

*) L'habile artiste (M. Freidhoff) qui doit donner au public ce beau tableau, en manière noire, a su adroitement corriger cette main replâtrée, et ennoblir pour ainsi dire la figure du St. Jean, en saisissant l'esprit du premier créateur.

Combien il seroit à désirer, qu'on leur consacrât un bâtiment exclusif, où il ne seroit permis d'entrer que comme dans le sanctuaire des muses. C'est sans doute un voeu qu'il est permis d'offrir à un Monarque bienfaisant, qui accorde aux beaux arts et aux artistes une protection si efficace et si distinguée.

S'il étoit permis de critiquer un aussi grand maître que le Dominiquin, on diroit que quelques artistes et connoisseurs ont trouvé la tête du sauveur un peu surannée. Mais, *si licet parva componere magnis*, l'on a vu d'illustres malheureux en proie aux souffrances de l'ame, se coucher dans une prison avec une chevelure noire et se réveiller la tête toute blanche: effet cruel du poison de la douleur, qui agit quelque fois sur le physique des ames fortes, avec plus de violence que sur les foibles. Il est ici question d'un Dieu-homme, par conséquent sujet aux maux de l'humanité. Un artiste intelligent et guidé par le sentiment de son sujet, a vraisemblablement supposé que le long martyre qui a précédé et accompagné le crucifiement a pu vieillir les traits du crucifié. Les plus grands maîtres ont failli sans doute, mais ce n'est qu'avec une extrême circonspection qu'on doit verser le blâme sur un des premiers éleves des Carraches, émule du Guide, et qui s'étoit formé un genre pour ainsi dire à lui, composé du beau style de Raphael, du dessin de l'école lombarde et du coloris des Vénitiens. Au reste l'humanité l'emporte dans tous les traits du visage du rédempteur: sous le pinceau du Guide ou de Raphael, c'est sans doute la divinité qui auroit prédominé. On reconnoit un disciple des Carraches à la pose ferme et bien calculée du St. Jean, pour supporter la majeure partie du poids de son fardeau. On voit travailler les muscles de son bras droit, ainsi que ceux du vieillard à l'autre extrêmité. D'ailleurs rien de négligé dans ce chef-d'oeuvre, tout est soigné. Le linge même précieux et léger, contre l'ordinaire du Dominiquin, se colle habilement sur la figure expirée ou pend en plis négligés.

Rubens pinx. Peschke sc.

LE JUGEMENT DE MIDAS.

Tableau sur toile de 30 pouces de haut, et 42½ pouces de large.

par Rubens.

du magazin de la librairie du roi à Berlin.

Les modernes ont surpassé les anciens dans la peinture. Tout parle en faveur de cette hypothèse. Apelle, avec quatre couleurs, n'aura jamais pu produire des chefs-d'oeuvre, tels qu'un Raphael, un Rubens en offrent à nos yeux. Mais les anciens sont et resteront nos maîtres dans la sculpture. C'est une vérité, confirmée par les tableaux des plus grands maîtres. Ils n'ont pas craint de rendre cet hommage tacite à l'antiquité, en imitant ses plus belles statues. Le prince de l'école Flamande en offre ici un exemple frappant. Le voilà ce Dieu du Belvedere, qui primoit naguères, à Rome dans une élégante rotonde, au milieu d'une douzaine de chefs-d'oeuvres de l'antiquité, qui sembloient emprunter de sa présence un nouveau lustre. Caractère de tête sublime, attitude imposante et fiere, taille haute, svelte et legére, sourire dédaigneux, tels sont les principaux traits, qui rappellent cette conception unique de l'esprit humain. On voit que l'imagination de Rubens, au sortir de l'Italie, étoit encore remplie des traits de ce Dieu par excellence du monde artistique. Il n'y a guères de différence dans les accessoires, que la lyre, instrument de la victoire qu'il vient de remporter sur Midas, et la prolongation de sa draperie. On se rapelle que Midas, roi d'une partie de la Lydïe, connoisseur en musique, comme il y en a

tant, donna la préférence aux sons rustiques du Dieu Pan, sur l'harmonie céleste du Dieu des arts. On lit de prime-abord sa science et son goût sur sa figure. Ce large et long néz recourbé, dont l'extrémité vient caresser sa grosse levre supérieure, cette bouche fendue en forme de bec, jusques dans le voisinage des oreilles, cet occiput arrondi et prolongé au delà de toutes proportions: Tout cela vous annonce la bêtise personnifiée. L'artiste a si bien caractérisé Midas, qu'il seroit reconnoissable, même sans la longueur de ses oreilles. Le vieillard couronné de lierre avec une espèce de sceptre à la main, c'est Tmolus, autre roi de Lydie. Il a déjà prononcé en faveur d'Apollon. Un vieillard placé derrière lui, lui fait appercevoir le phénomene auriculaire qui se déploie. Midas qui a donné la palme au Dieu Pan, se pâme de volupté au son du chalumeau de son protégé. Il repose avec complaisance sa main droite sur l'épaule du musicien en signe d'approbation, sans se douter du nouvel ornement qui vient de couronner son chef. Cependant le virtuose à pieds de bouc, enflé de son charmant savoir-faire et les yeux pétillans de plaisir, souffle de tous ses poumons, pour continuer à mériter les aplaudissemens de son honorable protecteur.

Des deux muses, négligemment assises près du Dieu vainqueur, l'une prend véritablement part à l'action principale et regarde la métamorphose du prince avec un rire sardonique. L'autre en nous étalant les trésors de son sein a l'air plus indifférente. Elle semble dire: c'est moi, ce n'est pas cet aliboron qu'il faut considérer.

Il seroit superflu de s'apésantir sur les beautés de

ce tableau. Il est sans contredit du meilleur tems de Rubens. La composition en est savante. La figure principale domine bien sur toutes les autres. Tmolus, le premier juge, est assis sur un tertre ou éminence à la distance convenable d'Apollon. Sa place indique sa fonction. Le héros berné est assez en vue, pour offrir en plein toute la ridiculité de sa personne. Les deux muses sont à l'autre extrêmité de la scène, du côté du vainqueur, comme faisant caste avec lui, par leur céleste origine. Le coloris en est du plus beau choix. Chacun des corps a une teinte différente et toujours celle qui lui convient. Les draperies sont d'une grande manière, sans aucune recherche. Il y a de la vigueur dans le paysage. Le feuillé des arbres est touché avec esprit et avec vérité. Il n'y a qu'une seule plante sur le devant de la scène; elle s'éleve aux pieds du monarque connoisseur. A son port on croit reconnoître un chardon, la nourriture favorite de l'animal dont Midas porte les oreilles. Enfin tout est pensé, choisi et exécuté avec le plus grand soin dans ce tableau. Il n'est pas de galerie, quelque riche qu'elle soit, où cette charmante production de Rubens ne puisse figurer avec éclat.

Rubens, quoique né à Cologne, étoit originaire d'Anvers, où son père tenoit un rang distingué. Il reçut une éducation libérale et étudia la grammaire et les belles lettres. On trouve peu d'artistes avant et après lui, qui aient joui d'une fortune aussi brillante et qui aient vécu avec autant d'éclat et de considération. Il prouva que le génie des beaux-arts n'est point incompatible avec celui des affaires politiques. On lui confia des négociations importantes entre l'Espagne et

l'Angleterre, dont il s'acquitta avec succès et qui lui valurent les honneurs les plus distingués de la part de ces deux cours. Philippe IV roi d'Espagne le fit chevalier et lui donna la charge de sécrétaire d'état des Pays-bas. Charles I le décora aussi d'un ordre de chevalerie, et tira en plein parlement l'epée, qu'il avoit au côté, pour la lui donner.

Il travailloit dans son art avec une étonnante rapidité, et on a de lui une quantité considérable de tableaux. Ses principaux éleves furent Vandyck, Jacques Jordans et David Teniers. Rubens mourut comblé de biens et d'honneurs en 1640 à 63 ans.

L'AMOUR ET BACCHUS VENDANGEURS.

Tableau sur toile de 4 pieds de hauteur, sur 3 pieds de largeur,

du Professeur Rehberg.

Cupidon et Bacchus foulant des raisins dans un large vase. Ces deux petits espiégles ont toute la grace et la naïveté qu'on peut désirer. Raphael et le Dominiquin ne refuseroient pas de les admettre dans leurs petites familles d'anges et d'amours. Ce sujet tiré d'Anacréon prêtoit à une jolie composition, et le professeur Rehberg l'a exécutée en artiste, en penseur exercé et rempli de gout. On observera seulement que le ton général du paysage n'est point assez clair et assez léger pour un sujet aussi gracieux. Le dessin qu'il en a fait au crayon noir est préférable à cet égard; mais on n'y trouve pas les belles carnations des deux petites divinités *).

Fréderic Rehberg nâquit à Hanovre en 1758. Il entra au service de S. M. Prussienne en 1787. Il puisa les premiers principes de son art à l'école de feu Oeser, peintre et sculpteur célèbre en Allemagne, fixé à Leipzick. Mengs, la gloire de l'école allemande moderne, fut son second maître. Il avoit alors 19 ans. Mais il ne jouit pas longtems des leçons de ce grand artiste, que la mort lui enleva.

*) Ce charmant tableau n'a rien perdu à la traduction que nous en a donnée l'artiste graveur. Il a senti et rendu avec esprit les graces et la délicatesse de l'original.

Se trouvant alors à Rome, il se livra, avec une ardeur sans égale, à l'étude de l'antique, sans négliger pourtant les peintres les plus distingués de l'école italienne et surtout Raphael, le plus sublime d'entr'eux.

Dans un pays et sous un climat si favorisés de la nature, il se garda bien de dédaigner les beaux modeles vivans qu'il avoit sous les yeux.

Aussi tous ses ouvrages respirent-ils cette belle simplicité de l'antique, la pureté et les graces de Raphael et le goût du même maître, dans le choix des belles formes, que lui offroit la capitale du monde chrétien.

Après un séjour de 20 ans en Italie, le professeur Rehberg est venu à Berlin, offrir à sa patrie adoptive l'hommage de ses travaux. Il a exposé pendant plusieurs semaines, dans une des salles de l'académie, une douzaine de ses tableaux et dessins, avec un désintéressement qui fait honneur à sa façon de penser. L'entrée en étoit permise à quiconque se présentoit chez le possesseur ou lui faisoit demander son agrément. Il a recueilli un juste tribut d'éloges de tous les connoisseurs; et le monarque prussien, apréciateur éclairé de son mérite, en a acquis quelques morceaux capitaux, pour orner les appartemens de la plus aimable des reines.

Indépendamment du joli tableau, dont la gravure au trait est sous les yeux du lecteur, l'exposition étoit encore composée de ceux, qui suivent.

L'Amour, qui vient se plaindre à Vénus de ce qu'il a été piqué par une abeille. Les deux figures sont en l'air et d'une grande légereté. Sujet tiré d'Anacréon.

Métabus, roi des Volsques, qui enseigne à sa fille à tirer de l'arc. La fable en est empruntée de l'Enéïde

et traitée avec une adresse admirable. La scène est au milieu d'une épaisse forêt.

Narcisse, amoureux de sa propre figure, la contemple dans le cristal d'un ruisseau. Paysage, figure, attitude tout est agréable, dans ce petit tableau, qui a 2 pieds de largeur sur $1\frac{1}{2}$ pied de haut.

Orphée qui ramene sa tendre Euridice du noir tartare. Un sujet du plus vif intérêt, rendu encore plus intéressant par le faire de l'artiste, la belle composition et l'expression des figures.

Oedipe, roi de Thebes, devenu aveugle, est conduit par sa fille Antigone. L'ue des meilleures productions du pinceau de Rehberg.

Homère conduit par la muse de la poësie. C'est le plus grand de la collection. Les figures sont de grandeur naturelle. Il ne le cède aux autres ni pour l'invention ni pour l'exécution manuelle. La Muse, une très aimable figure, offre le portrait d'une personne chère à l'artiste.

Belisaire aveugle, demandant l'aumone accompagné d'un jeune conducteur. Touchant et paitri de graces, dans les figures de la jeune femme et des deux enfans.

Julius Sabinus, proscrit sous l'empereur Vespasien et sa famille.

Ces deux derniers tableaux sur toile existent déjà depuis quelques années, dans les appartemens du château, et le premier a déjà été copié par plusieurs jeunes artistes.

Trois desseins au crayon noir: Caïn qui fuit après la meurtre de son frère. Composition supérieurement pensée, d'un dessin et d'une expression, qui suffiroient seuls à faire la réputation d'un artiste. On ne

peut considérer le coupable, sans être profondément ému.

La malheureuse Niobé avec ses enfans, tués à coup de fléches par Diane et Apollon. Cette composition rappelle la belle salle du palais Pitti à Florence, où respiroient les marbres antiques de ces figures, maintenant en France.

Endymion dans un paysage éclairé par les rayons de Phébé, son amante.

Le professeur Rehberg, après avoir salué sa première patrie, le Hanovre, se propose de retourner dans sa chère Italie, la patrie naturelle de tous les grands artistes et qu'on aime tant à revoir.

87-B6572

Suite de la Notice des tableaux qui se trouvent dans le magasin de la librairie du roi, à Berlin, unter den Linden No. 34.

Un beau et précieux tableau de Rembrant. Abraham avec sa famille, prosterné et en adoration à la porte de son habitation, au départ de l'ange qui est venu annoncer la fécondité de Sara. C'est le petit ou le modèle du célèbre tableau du Musée national de France que M. Denon a gravé. On voit qu'en exécutant ce tableau, Rembrant a fait des changemens à ses premières idées. Dans le nôtre, entr'autres différences, l'ange qui s'envole a les bras étendus, et un pot de fleurs, placé à la droite du spectateur, porte le monogramme du peintre. Il est d'une belle conservation, sur bois de $27\frac{1}{2}$ de h. et $23\frac{1}{2}$ de large.

Portrait d'un guerrier, de grandeur naturelle jusqu'aux genoux. Il est couvert d'une cuirasse et coeffé d'un grand chapeau avec trois plumes attachées par un riche ruban. La figure est brune, expressive et d'une vérité frappante; la main droite gantée est appuyée sur une canne; l'épée est suspendue à une écharpe bleue. Ce beau tableau peint dans la manière de Rembrant, mais d'un coloris riche et brillant, est de J. Livens, sur toile de $45\frac{1}{2}$ p. de h. et 37 de l.

Repos en Egypte. La Vierge et l'enfant Jésus, assis aux pieds d'un bouquet d'arbres, et S. Joseph appuyé sur son âne, occupent la partie du tableau à la gauche du spectateur. Le long des murs d'une ville égyptienne, s'étend une perspective agréable, sur la droite. Le premier plan et l'avant-fond sont couverts de troupeaux de chèvres et de moutons gardés par une bergere. Ce tableau fin et précieux est de la plus belle couleur de J. B. Woenix. Sur bois de 22 p. de h. et 32 de l.

Les enfans de la famille de Howard, peinte sur toile de 43 p. de h. et $61\frac{1}{2}$ de l. par van der Faes connu sous le nom de Pierre Leli. Cet émule de Vandyck a justifié dans ce tableau ses prétentions à la concurrence. Les sept figures qui en forment la composition dans un jardin orné de statues, sont vues jusqu'aux genoux. Une inscription probablement aussi ancienne que le tableau, et collée derrière la toile, apprend qu'il a été peint en 1655, et que les personnages sont Anna Howard, âgée de 19 ans; Anna Eléonora de 18, Edouard, de 12, Johann de 10, Paul, de 8, Johann Junius, de 7, Sigismond Johann, de 5 ans.

Portrait d'un joli enfant blond de 7 à 8 ans. Il a un riche costume du tems, et est debout vu jusqu'aux genoux. Il tient de la main droite un chapeau gris orné de plumes et de rubans. Sa main gauche est étendue sur une table couverte d'un tapis rouge. On ne peut voir un tableau plus frais, plus brillant de coloris et plus vrai. La tête ressemble au plus beau de Rubens dans ses ouvrages les plus fins et les plus soignés. Ce tableau précieux et d'une parfaite conservation est peint par J. Morels sur bois de $28\frac{3}{4}$ de h. et 24 de l.

Portrait d'un beau vieillard, peint en 1647; une figure fraiche et sereine, des chairs d'une transparence et d'une vérité admirable, les cheveux, la barbe et les vêtemens peints avec la même finesse et la même perfection, mettent ce portrait et les suivans au rang des tableaux de cabinet les plus précieux.

Portrait d'une femme de 21 ans, peint en 1645. Il porte ainsi que le précédent un écusson avec une feuille de quintefeuille pour armories.

Portrait d'un homme de de 28 ans. Ces portraits viennent du même cabinet à Dort; mais celui-ci porte pour armoiries un Héron d'argent sur fond de sinople. Tous trois sont de J. G. Cuyp parfaitement conservés, sur bois de 29 p. de h. et $23\frac{1}{2}$ de l.

Un riche bouquet de fleurs sur une table où se trouvent des raisins, des abricots, des pommes et d'autres fruits. La finesse du pinceau, l'extrême vérité, la fraîcheur du coloris mettent ce tableau au rang des plus beaux ouvrages de Rachel Ruysch, dont il porte la signature. Sur toile de $31\frac{1}{2}$ p. de h. et $26\frac{1}{2}$ de l.

Bacchus et Ariane entourés d'Amours, de Satyres etc. beau et agréable tableau de Johann van Kessel, maître ancien dont les tableaux sont rares. Sur bois de 30 p. de h. et 42 de l.

L'âge d'or, composition allégorique et agréable de 12 figures, dont le centre est occupé par des enfans qui dansent au son du violon avec des guirlandes de fleurs. Tableau agréable et d'une belle couleur de Rotenhamer, sur bois de 14 p. de h. h. et 18 de l.

Mentor arrachant Télémaque aux voluptés de l'île de Calypso. La gloire couronne le jeune heros. Riche composition exécutée dans la manière de Layresse, par Othmar Elliger, sur toile de 21 p. de h. et 29 de l. Ce tableau est de l'effet le plus séduisant; mais on ne peut en vanter ni la beauté des draperies ni la vérité de la couleur.